

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

LE PATRONAT DÉCLARE LA GUERRE...

MAIS LE PROLÉTARIAT VAINCRA !

Oui, il y a du changement depuis juin 1936. La Grande Peur patronale est passée, bien passée. Il est loin le temps où les patrons sortaient l'oreille basse, de l'Hôtel Matignon, heureux de s'en tirer avec cet abandon de priviléges que furent l'octroi des 40 heures, les congés payés, les contrats collectifs. On eût pu leur demander davantage et ils eussent tout accordé, tant le soulèvement gréviste avait brisé jusqu'en ses plus grands fonds la masse ouvrière.

C'est là que la première faute a été commise. Et quand nous disons *faute*... Il eût fallu pousser le mouvement jusqu'à bout et arracher au patronat non pas seulement des améliorations immédiates, mais la garantie matérielle que ces améliorations ne pourraient être reprises. Il fallait imposer l'échelle mobile, et amorcer au moins le contrôle ouvrier. Seulment, on n'avait pas confiance dans la capacité de la classe ouvrière. Il y eut des militants de « l'état-major » — et non des moins démagogiques — qui doutaient... qui préféraient et qui admiraient l'arbitrage obligatoire.

Et puis le deuxième acte a commencé. Messieurs les « fils du peuple », messieurs les ministres de l'Intérieur, messieurs les guides généraux ont déclaré « qu'il fallait savoir terminer une grève », d'autres ont même reconnu l'ilégalité des occupations d'usines — eux socialistes, qui sont censés poursuivre l'abolition du salariat ! — et ajouté qu'ils feraienr régner l'ordre « par tous moyens appropriés ». On a eu un échantillon de leur savoir faire à Clichy, où cinq morts ouvriers et des dizaines de blessés coururent un soir de mai l'odisseuse duperie du mot d'ordre « la police avec nous ! » Comme si la police n'était pas toujours et partout avec les plus forts !

Le troisième acte est commencé et les premières scènes n'annoncent pas une finale très brillante. Les rôles sont renversés.

C'est le patronat maintenant qui attaque, et qui attaque en force. Dame ! Il peut aller, il a le gouvernement de Front Populaire avec lui. Ledit gouvernement lui prête l'appui de l'armée — l'armée du peuple si chère à Thorez...

M. Daladier — jacobin en carton massif — utilise « nos p'tits soldats » à faire les jeunes. Et il se trouve des dirigeants de Fédérations syndicales pour estimer que c'est très bien ainsi.

Pour ne pas nuire à la diffusion de la presse ouvrière, la Fédération des transports a autorisé les ouvriers des messageries à continuer leur travail à côté des soldats transformés en briseurs de grève. Ah ! le souffle républicain ! Dans l'alimentation, c'est pareil. Il ne fallait pas que la tête des confiseurs et autres marchands de volailles, fut brisée au bénéfice de ces grévistes de mauvais goût qui ne comprenaient décidément jamais rien à l'intérêt national.

Ce n'est pas tout. Chez Goodrich, c'est manu militari qu'on tente d'expulser les grévistes et si le matcous coup échoue, c'est parce que la solidarité ouvrière s'organise spontanément en dehors des dirigeants.

Quand Staline a ordonné...

Les abandons et reniements du parti communiste sont si nombreux, si rapprochés et si ahurissants que, en l'absence d'une explication plausible, on est porté à croire et à dire que « c'est à n'y rien comprendre ».

Nous avons connu un parti communiste qui, dans le domaine syndical, se glorifiait d'être le seul parti susceptible de grouper l'ensemble des ouvriers et des paysans et de guider les exploités dans la voie qui conduisait à l'affranchissement intégral du travail et des Travailleurs.

Nous avons connu un P.C. qui, sur le terrain politique, prétendait être le seul parti prolétarien et résument le programme

Un hommage officiel aux hommes de la C. N. T. - F. A. I.

Rien ne saurait mieux mettre en lumière la part prédominante prise par nos camarades dans la prise de Teruel que ce télégramme officiel adressé par le gouverneur d'Aragon au Comité Péninsulaire de la F.A.I. :

« Recevez mes plus enthousiastes félicitations pour la grande part que votre parti a prise dans la formation de l'armée populaire qui a conquis Teruel. Vive la République ! »

Sous le ton officiel et protocolaire de ce texte, transparaît la reconnaissance indiscutable de l'importance des forces de la F.A.I. et de la C.N.T. dans la lutte entre Franco et la République. Cela fait justice des calomnies et des injures des Comoros et autres « mangeurs d'anarchistes ».

de tous ses candidats en ces trois mots : *Classe contre classe*.

Nous avons connu un P.C. qui se proclamait fièrement et ayant tout internationaliste. En ce temps-là, quiconque osait marchander au P.C. sa confiance était couvert d'oppresse.

Aujourd'hui tout est changé. D'une part, la C.G.T. qui, disait-on, n'était qu'un ramassis répugnant de trahis et de vendus, est brusquement devenue la grande et belle Famille qui rassemble fraternellement des travailleurs animés de l'esprit syndicaliste le plus pur et uniquement préoccupés des intérêts profonds du Proletariat.

D'autre part, le parti socialiste est devenu le parti-frère : Blum et Cachin, Thorez et Paul Faure sont désormais unis par les liens indissolubles d'une inaltérable amitié.

(Voir la suite en 6^e page.)

Nous savons à quel point il est aisé d'avoir les chefs d'organisations syndicales par les mille moyens dilatoires que possèdent les gouvernements. Et nous savons aussi à quel point l'arbitrage multiplie ces procédés de dilution. Nous savons aussi que nombre de dirigeants syndicaux, infidèles aux partis politiques, ont peut-être toutes les qualités pour siéger à la Chambre, mais manquent des plus élémentaires caractéristiques du vrai syndicaliste qui sont l'indépendance d'esprit et la foi dans la classe ouvrière.

Ne nous étonnons qu'à moitié, après cela, de voir un mouvement syndical, fort de 5 millions d'adhérents, ne pouvoir imposer sa volonté aux exploitants.

Ceux-ci auraient tort de se gérer ! Et ils ne se gèrent pas. L'opposition passive elle-même ne leur suffit plus. Ils passent eux aussi à l'action directe. On connaît le cas de la biscuiterie Gondolo, où le patron a fait occuper son usine par 2 ou 300 membres des organisations fascistes !

Dans les conflits qui inévitablement vont surgir de la nouvelle poussée de vie chère que promet l'augmentation massive des transports, verront la guerre sociale prendre une forme de violence physique où interviendraient contre les ouvriers : fascistes, flânes, et, qui sait ? l'armée !

Ce qui est sûr, c'est que la bourgeoisie multiplie les provocations exactement comme si elle cherchait le coup dur. La décision du Conseil municipal de réduire à une aumône de 50 francs le rajustement des traitements, alors que le coût de la vie, d'après les indices officiels a bondi depuis un an de 40 %, n'est-il pas une provocation odieuse ?

Les travailleurs, acculés à la lutte, sont

prêts à relever le défi. Déjà, les fonctionnaires municipaux ont passé à l'action. Leur mouvement est double : d'une part, solidarité avec les travailleurs des transports ; de l'autre, défense de leurs conditions de vie déjà miséries.

Le prolétariat tout entier, devant la menace grandissante que fait peser sur lui la bourgeoisie se rappellera que celle-ci ne comprend qu'un argument : la force. Il mettra toute la sienne en ligne pour assurer sa victoire.

Pour votre "lib"

La semaine prochaine, le numéro du *Libertaire* sera porté à 0 fr. 75.

Nous avons exposé les raisons de cette augmentation à laquelle nous ne nous sommes résolus qu'à la dernière extrémité. Elle sera à peine suffisante à combler les augmentations incessantes que nous subissons. Que chacun redouble d'efforts pour intensifier la diffusion de l'arme essentielle de la propagande anarchiste : le *Lib* !

ATTENTION !

Pendant une semaine encore les abonnements sont à l'ancien tarif.

(Voir en 2^e page)

La F.S.I. devant la guerre

La défaillance générale du syndicalisme français devant la menace actuelle d'une guerre mondiale est un phénomène d'une extrême gravité. La collusion évidente, l'unité de vue complète, à la tactique près, entre les porte-parole de la C.G.T., d'une part, ceux qui s'expriment dans le *Peuple* et les représentants les plus authentiques et les plus intelligents de la pensée impérialiste, d'autre part, nous prépare de sombres lendemains si les travailleurs de ce pays ne se déclinent à réagir vigoureusement.

Mais cette complicité permanente et tacite entre prolétaires et bourgeois sur le plan de la politique extérieure apparaît plus dangereuse encore si l'on songe qu'elle menace de se renforcer en s'étendant à l'échelle internationale. Nous pensons, chacun le devine, à la F.S.I. Pour un singulier paradoxe, qui n'est pas une des moins tristes de notre temps, un organisme destiné à coordonner internationalement l'action pacifique des travailleurs et, en particulier, à s'opposer, par tous les moyens, à la guerre, se trouve actuellement au cœur d'une formidable contradiction qui reproduit, terme pour terme, celle qui divise le monde capitaliste. La scission semble complète, irréductible. La F.S.I. groupe les syndicats qui se rattachent aux Etats du bloc franco-anglais, à quelques exceptions près. Les autres sont rejetés dans les « ténèbres extérieures ». Question de fait, dira-t-on... contre cette discrimination

Il n'y a rien à tenter. Et ce n'est pas la faute de la F.S.I. si les gouvernements fascistes ont ruiné, en Allemagne comme en Italie, tous les syndicats indépendants. Ce n'est donc pas la F.S.I. qui les a rejetés, c'est eux-mêmes qui se sont séparés de la grande famille internationale. Admettons-le sans nous demander si l'organisation syndicale internationale n'est pas pour une grande part responsable d'un tel état de choses et si, en abandonnant toute action véritablement internationale qui eût rapproché, au lendemain de la guerre, les prolétariats des pays vainqueurs et vaincus, elle n'a pas contribué efficacement au triomphe du fascisme. Contentons-nous de remarquer qu'à l'heure actuelle la F.S.I. ne travaille pas à résoudre l'épouvantable et immense malentendu qui dresse en deux camps rivales les membres écartelés de l'Internationale. Disons plus, par ses initiatives maladroites ou criminelles (on a le choix), la F.S.I. est apparue trop souvent, dans ces dernières années, comme l'aide-mémoire des gouvernements dans leur effort de préparation idéologique à la guerre. La guerre de 1914 a vu la faillite de l'Internationale Syndicale qui se ria dans l'Union sacrée et bénit, à l'avance, le massacre de 10 millions de prolétaires. Cette fois la trahison n'attend pas pour se consommer, que la catastrophe ait fondu sur le monde, mais elle la précède et, pour ainsi dire, l'approuve.

Si on considère, en effet, la ligne politique générale de la F.S.I. et nonobstant certaines résistances comme celle d'une partie des Trade Unions, on doit reconnaître que cette ligne accuse un singulier parallélisme avec celle des gouvernements qui, au lendemain de la guerre, ont imposé le statut actuel de l'Europe, statut qui comporte en particulier la mise en vassalité de l'Allemagne telle qu'elle a été réalisée par le traité de Versailles. Cet érassement de l'impérialisme allemand, la F.S.I., au même titre que les gouvernements, l'a considéré comme une base fondamentale de l'Europe actuelle et, par extension, comme une des conditions de la Paix. Toute tentative, donc, pour remettre en cause les traités, tout effort des gouvernements allemands pour briser le cercle des vainqueurs furent qualifiés de subversifs. La F.S.I. prôna le respect des traités considérés comme des engagements librement consentis, elle soutint la S.D.N., cette « cavale de brigades impérialistes » dénoncée par Lénine, elle reprit à son compte tous les slogans de la propagande genevoise : sécurité collective, arbitrage, désarmement. En un mot, elle devint une des grandes puissances de conservation de l'Europe des traités dans la mesure où elle tournait le dos à l'Internationale.

NOTRE CHEMIN

Dans un récent article, j'ai insisté sur la valeur des théories, sur le besoin de remonter aux sources, de connaître tout le contenu des idées anarchistes et lisant nos auteurs, en étudiant ce qui a été créé avant nous, avant que nous naissions ou que nous arrivions à notre mouvement.

Il faut bien se pénétrer de cette idée : l'anarchisme ne prend pas naissance en ce moment. Il apparaît avec la culture des plus vieilles civilisations, car depuis l'aurore de la pensée, il y eut, dans toutes les conceptions émises sur la vie sociale, des hommes qui, comme Lao-Tsé et Zénon, comme les Anabaptistes avec Thomas Munzer, comme les frères Moraves, comme Winstanley, comme Rabelais ou Sylvain Maréchal, recommandèrent une société sans organisation autoritaire, résultant de la libre coopération entre ses membres.

C'est avec Godwin que la conception anarchiste s'affirme vigoureusement, quoique d'une façon trop intellectuelle et par trop isolée, et ensuite avec Proudhon, Proudh'bon ! Son Mémoire sur la Propriété où il se proclama anarchiste, remonte à 1840. Il y a près d'un siècle. Il produisit ensuite des livres et des livres, il écrivit des centaines et des centaines d'articles, il eut des disciples. Des journaux parurent, dont *Le Peuple*, dans lesquels furent publiées des études et eurent lieu des polémiques merveilleuses. On gagnera énormément à lire celle que Proudhon soutint avec Bastiat et dont les arguments et la force dialectique conservent toujours un intérêt passionnant.

Puis vint la Première Internationale qui mit en marche le mouvement syndical ayant un contenu social et créa, en Espagne, en Italie, en Belgique, en France, en Suisse, des organisations ouvrières libres des partis politiques et de toute influence autoritaire, capitaliste, étatiste.

Et ce furent des périodes agitées, des revues, des journaux, des écrivains, des penseurs.

Reclus, Faure, Grave, Malato, Charles Albert, en quelque sorte Hamon pour la France ; en Italie, Fanelli, Malastella, Cafiero, Covelli (avant il y avait eu Pisacane), puis Gori, Merlin, Fabris ; en Espagne, Lorenzo, Mella, Tarrida del Marmol, Esteve, Salvochea, Prat ; Flores Magón au Mexique ; Max Nettlau, Johan Most, Spies, Rocker, Landauer en Allemagne et en Autriche ; Kotoku in Chine ; Bertoni in Suisse, et Kropotkin, et beaucoup d'autres, qui enrichissent l'anarchisme de leurs études, de leurs livres. *Les Temps Nouveaux* paraissent en France, *Il Pensiero*, en Italie, *Acracia*, *La Revista Blanca* en Espagne. Et d'autres revues, des journaux, des quotidiens, des mouvements syndicaux, des luttes formidables, des organisations qui tombent, se relèvent et rebondissent et se relèvent encore en Italie, en Espagne, en Argentine, au Mexique. Et des centaines de propagandistes, des centaines de martyrs, des milliers de lutteurs en Amérique du Sud, du Centre et du Nord, en Chine et en Afrique, au Portugal et en Russie.

Combien pauvre est le bagage de celui qui vient, de celui qui est venu, et n'a su s'abreuer que dans ce qui paraît en ce moment, dans ce qu'il recueille en parlant avec ceux qui n'en savent pas plus que lui !

Max Stephen.

(Voir la suite en 6^e page.)

Un Congrès... Pourquoi faire, bon dieu ?...

A tous les différents échelons : Comités de Ville, Sections, Rayons, Régions... on a éliminé tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec la « ligne » de la « main tendue » et de la France aux Français ...

Le Congrès est, tout au plus, une « conférence d'information » où la « tête » est acclamée, avant même de parler, par tous les « bénoui-oui-oui » triés sur les différents vêtements hiérarchiques...

Une réunion théâtrale qui affirmera que refuser d'aller à droite, c'est du gauchisme...

Un Congrès, pour la galerie, « pour les invités »...

Tout le monde sait que lorsqu'il y a un changement d'orientation, cela ne provient que d'« intrigues de cour »...

La base n'y est absolument pour rien...

On a beau dire : « Il faut que les bouches s'ouvrent ! » ou bien : « Pas de mannequins dans le Parti, etc. », cela n'est bon que pendant que l'on évince les dirigeants précédents... Ensuite, dès que l'on est en place, eh bien... tant pis !... ceux qui « ouvrent la bouche » deviennent bougrement gênants, alors, ma foi... on les chasse ou, on leur fait comprendre qu'il faut se taire ou partir.

Il n'y aura donc rien de changé à ce « plus moderne des congrès », digne pendant des élections « les plus libres, les plus fortes et les plus heureuses du monde »...

(Voir la suite en 7^e page.)

On a beau dire : « Il faut que les bouches s'ouvrent ! » ou bien : « Pas de mannequins dans le Parti, etc. », cela n'est bon que pendant que l'on évince les dirigeants précédents... Ensuite, dès que l'on est en place, eh bien... tant pis !... ceux qui « ouvrent la bouche » deviennent bougrement gênants, alors, ma foi... on les chasse ou, on leur fait comprendre qu'il faut se taire ou partir.

Il n'y aura donc rien de changé à ce « plus moderne des congrès », digne pendant des élections « les plus libres, les plus fortes et les plus heureuses du monde »...

(Voir la suite en 7^e page.)

Ils manquent de tout !

L'Espagne antifasciste est privée des choses essentielles à sa lutte et à son existence ; tous les jours nous en acquérons mille preuves.

Il faut que cela change, que la France accorde une aide véritable aux camarades espagnols, sinon il nous restera à constater que le peuple de ce pays est une peuple de salauds.

La S.I.A. française pousse un cri d'alarme ; il est urgent d'y répondre en se mettant à sa disposition. S.I.A. française demande des militants, nos lecteurs, tous nos lecteurs, doivent de répondre : PRESENT.

Les étrennes du Front Populaire

La classe ouvrière aura de nombreux cadeaux du nouvel an. Le gouvernement qu'elle s'est donné pour que « ça change » lui offre, avec l'augmentation constante des produits alimentaires de première nécessité, le RELEVEMENT du prix des transports. Les chemins de fer, le métro, les autobus récemment augmentés, le sont à nouveau, et ce n'est pas fini. LE FRONT POPULAIRE LAISSE S'ORGANISER LA VIE CHÈRE. Le patronat ordonne, le Gouvernement obéit.

nationalisme prolétarien. Mais du même coup, elle se mettait au service des gouvernements qui tiennent à maintenir le statu quo territorial même au prix d'une guerre.

L'adhésion des syndicats russes à la F.S.I. ne pourra évidemment qu'accroître cette politique d'abandon. La disparition de l'I.S.R., qui n'avait plus aucune force internationale depuis la réalisation de l'unité syndicale en France, serait largement compensée par la conquête de l'international réformiste. Dès aujourd'hui, comme le note Chambellan dans la *Révolution Proletarienne* du 25 décembre, la politique de celle-ci coïncide sensiblement avec celle du gouvernement russe. Il s'agit seulement de l'accroître et de la conduire au terme de son développement logique qui est la guerre dite antifasciste. On compte sur la C.G.T. française bolchéviste pour y aider.

Tous les travailleurs de ce pays doivent s'en rendre compte et savoir quelle terrible responsabilité est la leur, quelles graves décisions vont être prises en son nom.

LASHORTES.

Les conférences de Sébastien Faure

Les quatre conférences que notre ami Sébastien Faure vient de faire, à Paris, les 1^{er}, 8, 15 et 22 décembre, ont obtenu le plus vif succès : salle bondée chaque fois (il est même arrivé qu'on ait dû refuser du monde).

Il est vrai que le thème général de ces quatre conférences était exceptionnellement intéressant. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler le sujet de chaque conférence :

1^{re} : *Les Bobards démagogiques* ;
2^e : *Sommes-nous à la veille d'une Révolution sociale* ?
3^e : *Ni Commander, ni Obéir !*

4^e : *L'Homme de Demain*.
Il s'agissait de définir et de justifier, dans leurs lignes essentielles, la pensée et l'action anarchistes.

Il fallait donc : d'abord, dénoncer, faits et preuves à l'appui, le déséquilibre et l'incohérence du Régime social présent, les fautes et les crimes de tous les gouvernements, les manœuvres coupables et la radicale impuissance de tous les partis politiques : *tous en proie à la frangale du pouvoir à conquérir ou à conserver*.

Il fallait, ensuite, préciser la position des anarchistes au cœur des événements en cours et établir le bien-fondé de cette position.

Les deux premières conférences de Sébastien Faure ont été consacrées à l'étude critique — sévère mais juste — de la situation actuelle ; et les deux dernières aux possibilités de réalisation d'un milieu social totalement transformé par une Révolution ayant eu pour résultats positifs : la suppression du Régime capitaliste, l'abolition de l'Etat et l'affondrement graduel des préjugés, erreurs et mensonges, tant laics que religieux.

Comme on le voit, c'est l'aspect double : *destructif et constructif* de l'Anarchisme qui a été méthodiquement exposé par le conférencier.

Le développement de ce thème général a été suivi, avec une attention soutenue et passionnée, par un auditoire assidu, qui comprenait nombreux de femmes et une proportion élevée de « jeunes » des deux sexes.

Il n'y eut pas, à proprement parler, de contradiction sérieuse : tout au plus quelques objections et, pas mal de questions, auxquelles notre ami répondit avec clarté et précision.

Il est réjouissant de constater que les théses anarchistes possèdent l'oreille d'un public de plus en plus nombreux ; public qui ne vient pas à nos réunions pour lever le poing, chanter la *Marseillaise* ou l'*Internationale* et ovationner un homme ou un parti, mais pour écouter, comprendre, réfléchir et s'éduquer.

La propagande anarchiste ne tend pas à imposer aux moutons de nouveaux bergers. Elle a pour but de transformer les moutons en hommes résolus à se passer de tous les bergers, et à faire leurs affaires eux-mêmes.

Cette propagande porte déjà ses fruits. Il est nécessaire de l'intensifier.

N'y manquons pas.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Le livre de Kléber LEGAY

UN MINEUR FRANÇAIS

CHEZ LES RUSSES

Un vol. de 125 pages : 4 francs.

Franco : 4 fr. 50.

Dépêchez-vous si voulez profiter des anciens tarifs !

La semaine prochaine augmentation

je m'abonne au "libertaire"

Pour SIX MOIS, UN AN (1), dont je vous envoie le montant, soit francs, à partir du

Signature :

FRANCE
52 Nos ... 22 fr.
28 Nos ... 11 fr.
chèque postal : Scheck André, Paris 487-78
9, rue de Bondy
Téléphone : BOTzaris 68-27

ETRANGER
52 Nos ... 30 fr.
28 Nos ... 15 fr.

NOM (2)
ADRESSE
VILLE
DEPARTEMENT

(1) Biffer la mention inutile.
(2) Ecrire lisiblement.

Association de malfaiteurs

Lors de récentes discussions avec des militants communistes sur ce sujet tant brûlant de la main-tendue, on m'accusa de dénaturer les paroles de Maurice Thorez. Celui-ci n'adressait pas son appui au Vatican, ni au haut clergé, ni au cardinal Verdier, etc... Il fallait comprendre ! D'ailleurs, la phrase du sous-chef général était assez explicite sur ce point : « Nous te tendons la main ouverte catholique, parce que tu es comme nous accablé par les mêmes soucis... »

Je faisais remarquer que le catholique est toujours un personnage étrangement infidèle au véritable pontife et n'agissant qu'en accord avec cette céleste autorité. On me reprochait alors ma mauvaise foi, mon esprit borné, mon ignorance du marxisme et ma défiance injurieuse à l'égard des grands prêtres. Bref, tous arguments qu'emploie généralement le contradicteur aux abois.

Quoiqu'il en soit, la réponse du pape nous donne l'occasion de prendre en flagrant délit de contradiction ou de versatilité nos religieux de deux églises.

Tout d'abord les communistes, qui, aux termes même de leurs précédentes mises au point tendaient la main aux ouvriers catholiques. Les voilà obligés désormais de considérer le pape comme un ouvrier. Ou alors de refuser sa main à lui, pape, pour solliciter de préférence celle des protestants, puisqu'il s'agissait de s'allier avec des croyants « accablés par les mêmes soucis » et dans un but de lutte contre les exploiteurs. La première formule semble plus logique à nos braves dirigeants du grand parti français, et acceptant la dextérité du représentant de Saint Pierre, ils incorporent d'emblée celui-ci dans le combat en commun pour l'augmentation des salaires, l'échelle mobile, etc...

Mais de son côté, le chef de l'Eglise catholique effectue des tournants assez sensibles et voilà que les vieilles bigotes de province vont devoir s'astreindre à la lecture assidue de la presse pontificale si, elles veulent rester dans « la ligne ». Ceci est d'autant plus important que, comme chacun le sait, le pape est doté du privilège de l'infalibilité du fait que ses decisions sont inspirées directement par le Saint-Esprit, et ce, depuis l'an de grâce 1870. C'est ainsi que lorsque le Saint-Père écrivait récemment son encyclique *Divini Redemptoris*, le personnage mystérieux qui engrossait Marie par des procédés contre nature, lui dictait : « On ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui (le communisme) de la part de qui que ce soit sauver la religion chrétienne. » Et voici qu'aujourd'hui, l'éminigame conseiller lui fait dire : « Or, ce champ d'apostolat rayonnant (le christianisme), c'est précisément celui où, en une conférence tentissante, Maurice Thorez conviait les catholiques à la seule collaboration qui soit, en effet possible, la collaboration de la paix, la collaboration de la bienfaisance. » (Lettre à l'Ordre).

Quel que soit son caractère divin (puisque il est seul Dieu en trois personnes), nous sommes obligés d'avouer que le Saint-Esprit, responsable des tournants du pape, nous semble manquer de suite dans les idées ! Rien d'étonnant à ce que, ayant mis la Sainte Vierge enceinte, il ait laissé à ce pauvre Joseph le soin de reconnaître l'enfant et de l'élever.

De même, le pape qui affirme aujourd'hui :

LA JUSTICE SOUS LE FRONT POPULAIRE

Il faut exiger la libération de Fiamberti

En septembre dernier, tout le monde s'en souvient, étaient plusieurs bombes dans le quartier de l'Etoile.

Ces explosions étaient produites à une heure où les bureaux des immeubles visés étaient vides de leurs occupants habituels et les concierges eux-mêmes en train de visiter l'Exposition internationale... tous ceux qui ont quelque bon sens en déduisirent que c'était là, pour le moins, un curieux hasard.

Ces « attentats », survenant peu avant que ne se pose à nouveau la question des contrats collectifs, faisaient penser, aux moins clairvoyants, que pour les « pauvres industriels », c'étaient là des événements inespérés, de nature à torpiller aisément les lois sociales à eux imposées par le mouvement grandiose d'occupation des usines, en juin 1936...

Pour les révolutionnaires en général et les anarchistes en particulier il ne faisait aucun doute que les instigateurs étaient ou l'organisation patronale, ou la police qui, se servant de ce prétexte, en profitait pour débarrasser « notre » pays des étrangers suspects : réfugiés politiques de tous pays qui croyaient s'être mis à l'abri des persécutions en venant vivre dans la douce France des droits de l'homme et du citoyen.

C'est, bien entendu, contre ces pelés et ces galeux d'anarchistes que s'exerce la réaction policière et gouvernementale, M. le ministre de la Justice, en qualité d'avocat et de membre du Parti socialiste, n'hésita pas un seul instant en décidant que plusieurs

« On ne refuse pas une main qui se tend... Prendons donc leur main tendue, mais pour les tirer à la doctrine du Christ », disait le 14 septembre 1936, toujours inspiré par le Saint-Esprit : « nous vous mettons en garde contre le piège que les héros des forces subversives cherchent à créer quelques possibilités de rapprochement et de collaboration... Piège extrêmement périlleux, inventé et destiné uniquement à tromper l'Europe. »

Ainsi le Pape, qui prétend ne pas faire de piege, s'avoue aujourd'hui complice du piège « destiné uniquement à tromper l'Europe ».

Et c'est là effectivement qu'est, le danger. Car pour « tromper l'Europe », il faut surtout comprendre tromper les peuples, tromper les ouvriers, tromper les prolétaires. Besoin à laquelle se sont appliqués depuis leur fondation l'Eglise catholique, apostolique et romaine et la partie communiste. Il était logique et normal que deux frères mariaux ayant le même but et débitant la même marâne finissent par s'associer.

D'autant plus que leurs moyens sont exactement identiques. La fausseté, l'hypocrisie, l'absence de sens moral, la délation, la trahison et l'assassinat sont des armes courantes dans les deux églises. De même que Thorez compare « avec émotion » les pieux bâtisseurs de cathédrales aux stakhanovistes, on peut comparer les dévots catholiques aux dévots communistes, les religieux de Pie XI aux religieux de Staline, les jésuites noirs de la compagnie d'Ignace de Loyola aux jésuites rouges des bureaux politiques du parti et de la Guépéou.

Et les uns et les autres ne se rassemblent aussi bien que parce qu'ils ont les mêmes principes, les mêmes esprits, les mêmes caractères, et que tous indifféremment possèdent ce que Marx, qui ne jugeait et pour cause, que les chrétiens déniés n'avaient pas : *Toutes les qualités de la canaille*.

MAURICE DOUTREAU.



Les deux papes

centaines de perquisitions auraient lieu chez des militants anarchistes, dont de nombreuses furent effectuées, comme chez l'auteur de ces lignes, au mépris de la plus élémentaire légalité, faisant ouvrir à coups de pinces-monsieur les portes des logements et des meubles de ceux des perquisitionnés absents de chez eux, lors de la venue de ces messieurs de la Tour pointue.

En outre, quelques jours plus tard, la police faisait annoncer par la presse, qu'elle tenait le redoutable malfaiteur, un anarchiste, comme par hasard, qui avait fait sauter les immeubles patronaux de la rue de Presbourg.

Il s'agissait de notre camarade italien Fiamberti, militant anarchiste bien connu pour son intégrité morale par la colonie révolutionnaire italienne réfugiée en France.

Comme il fallait un coupable — un bouc émissaire, allais-je écrire — ces messieurs de la police claironnèrent que notre malheureux camarade rentré depuis peu d'Espagne et qui se cachait parce que n'ayant pas de papiers en règle, était le farouche dynamiteur.

Convoqué — comme tous les perquisitionnés chez qui la police avait saisi des « documents importants » — par M. Barrué, de son métier juge d'instruction, j'eus l'occasion de voir notre infortuné camarade Fiamberti qui, enchaîné comme un malfaiteur, assistait, dans le cabinet du juge, au dépouillement des « pièces » saisies chez moi (presque toutes des lettres de camarades datant des années 1924-25 !)

Depuis, l'affaire des cagoulards s'amplifiant, la police découvrit chez les terroristes d'extrême-droite, des explosifs identiques, disaient les communiqués de presse, à ceux ayant servi lors des attentats de la rue de Presbourg.

La cause eut été entendue et notre camarade Fiamberti libéré sur-le-champ si l'administration de la Justice (avec un grand J) avait quelque chose de commun avec la justice tout court.

Aussi, la Chambre des mises en accusation à qui notre camarade italien avait fait appel sitôt connu le rejet par M. Barrué de sa mise en liberté provisoire, vient-il de décider de maintenir en détention notre camarade Fiamberti jusqu'à ce que l'instruction actuellement en cours contre les cagoulards soit terminée.

A défaut de nos camarades italiens réfugiés en France qui ne peuvent évidemment pas protester, les organisations d'avant-garde et de nombreux camarades socialistes qui, comme nous, trouvent que la détention de l'innocent Fiamberti, a trop duré, ne vont-ils pas, enfin, se décider à clamer à M. le ministre de la Justice leur indignation contre ces procédures de basse justice.

Le scandale de l'emprisonnement de Fiamberti doit prendre fin.

Aux hommes épris de justice de l'exiger, Fiamberti est innocent, il faut le libérer.

Lucien HAUSSARD.

Pierre KROPOTKINE

L'ANARCHIE

Sa Philosophie. — Son Idéal

Nouvelle édition : 4 fr. 50

En vente au « Libertaire »



ILLUSTRATION D'UN RÉGIME

Nous extraits du Temps du 25 décembre, ce fait divers qui se passe de tout commentaire.

Dieppe, 25 décembre.

Une octogénaire, Mme Delamare, trouva, le soir de la Toussaint, sur les marches de l'église Saint-Jacques, une fillette de six mois, dont les parents furent découverts, le lendemain, à Mesnières, où ils s'étaient placés comme gardiens de boucherie ; Henri Blondel, 27 ans, et sa femme, née Madeleine Duhamel, 25 ans.

Ils ont comparu devant le tribunal correctionnel de Dieppe pour abandon d'enfant.

L'audience a révélé la profonde misère des époux Blondel : le mari sans travail, s'était

refuser le chômage ; la femme travaillait pour 8 francs par jour et achetait 2 litres de lait quotidiennement pour son enfant, qui, au témoignage du médecin, était remarquablement soigné et même dorloté. C'est le mari, qui décida l'abandon ; les parents déposèrent l'enfant sous le porche ; ils avaient placé sur ses vêtements un papier indiquant qu'ils demandaient qu'en soit en état soin, mais ne l'abandonnaient pas. Ce n'est, d'ailleurs, que lorsqu'ils virent Mme Delamare, qui connaissait la fillette, s'en approcher, qu'ils partirent et firent dans la nuit 35 kilomètres à pied pour gagner Mesnières.

Henri Blondel a été condamné à 50 jours de prison pour abandon d'enfant ; sa femme a été acquittée. L'enfant abandonné sera recueilli par une famille dieppoise, ainsi que le bébé que Mme Blondel attend actuellement.

LE FRONT DES INTOXIQUES

La politique de la main-tendue aux catholiques nécessite quelques rétablissements. Faire accepter ce nouveau tourment aux délégués, ce n'était pas très difficile, ils sont venus en service commandé pour applaudir. Mais donner une explication valable pour les esprits critiques, cela était plus difficile.

L'enfant de cheur Thorez n'y a pas été par quatre chemins, il a trouvé l'argument définitif. « On ne doit pas déclarer la guerre à la religion, » ce qui n'est qu'un phrase anarchiste, a dit Lénine.

Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que cela, mais fallait y penser.

Il a trouvé mieux.

« On nous a demandé : « Avez-vous oublié que Lénine écrivait : « La religion est l'op

De militants anarchistes à chefs d'armée...

La guerre antifasciste d'Espagne, imposée au prolétariat par le soulèvement franquiste, aura fait surgir des situations imprévues.

On a été bien étonné beaucoup de militants de la F. A. I. et de la C. N. T. si, il y a eu dix-huit ans, on leur avait prédit qu'un certain nombre d'entre eux auraient l'écrasante responsabilité de diriger des combats militaires contre des stratégies de miette, et de les vaincre.

C'est pourtant ce que la réalité des faits a suscité.

Au 19 juillet, derrière les militants les plus en vue de la F. A. I. et de la C. N. T., les ouvriers espagnols mettaient les fascistes en déroute.

La partie eût été gagnée rapidement si, d'une part, Franco n'avait trouvé dans les pays fascistes une aide, d'autant plus salutaire qu'elle était immédiate ; et si, d'autre part, le prolétariat des pays démocratiques n'avait fait monter d'une honteuse inertie.

Un journal de propagande franquiste, *Occidente*, a reconnu dans un numéro tout récent (25 décembre), sous la signature de René Johannet, que le pronunciamiento du 19 juillet s'était effondré, et qu'il avait fallu ce qu'il appelle « l'héroïsme » de Franco pour ne pas perdre courage. Mais il y a eut les canons et les avions hitlériens et mussolinien pour renforcer ce « courage ». Et de la sorte nos camarades, qui étaient descendus dans la rue pour écraser en quelques heures, la rébellion militaire, se sont trouvés entraînés dans la plus affreuse guerre civile qui se soit jamais vue. Peu à peu il fallut substituer à la guerre barricadière de l'été 1936, une vraie guerre militaire avec tout ce que cela comporte de sacrifices, de renoncements, de misères morales et physiques. Mais nos camarades n'avaient pas choisi. Ils n'avaient pas à choisir : Le dilemme : la capitulation ou la lutte laissait au second terme la possibilité d'un triomphe, alors que la capitulation c'était la mort honteuse et certaine non seulement pour tout ce qui représente l'idéal d'émancipation du prolétariat, mais encore l'extermination physique promise aux meilleurs éléments de ce prolétariat.

Les militants de la C. N. T.-F. A. I., eux antimilitaristes, eux internationalistes, ont donc du progressivement s'adapter à la discipline militaire, et défendre le sol de « leur » pays, car il est devenu le sol de « leur » classe. Mais cette adaptation circonstancielle n'implique nullement une renonciation même partielle aux finalités de ce

Nous n'avons pas affaire à des condotiers qui guide l'amitié personnelle, mais à des militants ouvriers que des circonstances uniques dans l'histoire prolétarienne ont promus au rang de guides et de chefs militaires.

Ainsi il en est de notre camarade Vivancos, chef de la 25^e division laquelle a pris, une partie déterminante dans la prise de Teruel. Vivancos a 43 ans. Il y a vingt-cinq ans qu'il milite dans les rangs anarchistes et confédéraux. C'est le type même du militant espagnol trempé à toutes les luttes sociales depuis un quart de siècle. Compagnon fidèle et intime d'Ascaso et de Duruti, il fut de tous leurs combats. Quand sous la dictature les hommes de la C. N. T., pour se défendre, devaient passer à l'action violente contre les bourgeois, le chauffeur de taxi Vivancos, était du nombre... comme était du nombre aussi Jover, autre « chef » militaire, qui, d'ouvrier du textile, est devenu lui aussi commandant d'une division aragonaise. Ouvriers également, le

métallurgiste Ejarque, Carod, qui s'évada de Saragosse, Bretos et tant d'autres...

Proletaire authentique aussi, le rude Ci-



Garcia Vivancos

SOUS LA FOI DU SERMENT

Un an au tribunal de Burgos

Antonio Ruiz Vilaplana, magistrat de carrière, a pu quitter d'Espagne franquiste après un an passé au tribunal de Burgos. Il vient de publier un ouvrage qui est un véritable « J'accuse... » sur tout ce qu'il a été appelé à voir.

Burgos représente d'ailleurs le prototype des anciennes villes espagnoles vivant dans le passé et dans le cléricalisme, et qui ont toujours « ignoré » qu'en 1931 la république était proclamée. Ruiz Vilaplana dans « Doy fe... » nous présente le tableau de son arrivée à son poste en novembre 1935 ; il était tout simplement républicain, et lisait l'*Heraldo de Madrid*, qui est un peu comme l'*Œuvre*. On voit le collègue cauteleux venir lui faire comprendre de changer de journal et lui conseiller de rendre visite à l'évêque le plus tôt possible. On voit l'obstruction systématique de la bourgeoisie et de l'aristocratie à toute tentative un tant soit peu libérale. L'on retrouve dans les débuts de *Doy Fe*, la célèbre cité des futilles (la bodega) du républicain que fut Blasco Ibáñez : l'effroyable misère du paysan espagnol.

« Mes fréquentes incursions dans la province me firent voir la réalité du problème toujours à vis et effrayant. La majorité partie des paysans travaillaient les fermes du maître qui en possédait généralement un très grand nombre dans divers endroits de la

priano Mera, qui fut de la petite phalange qui, à Madrid, constituait la force du poing dès 1931, le mouvement confédéral et anarchiste. Cipriano Mera, secrétaire du Syndicat du Bâtiment de Madrid, était en prison quand éclata l'insurrection. Ce manœuvre maçonnique, quasi illégitime, se révéla tactique de première force. Les brigades confédérées qu'il dirigeait, furent l'élément décisif qui infligea aux Italiens la déroute de Guadalajara.

Voilà les hommes de la C.N.T. et de la F. A. I.

Qu'on veuille bien comprendre que ce n'est pas pour exalter des succès militaires que nous soulignons ces faits.

La gloire militaire nous la laissons à d'autres. Et nous souhaitons que très vite, aux succès sanglants des armes succèdent les succès révolutionnaires et que les conquêtes sociales qu'ils ont arrachées par leurs sacrifices, ne leur soient pas ravies.

Mais nous avons dès aujourd'hui le devoir de mettre en valeur la part déterminante qu'ils ont prise dans la lutte antifasciste, pour que, demain, quand viendra l'heure du règlement de compte définitif entre les deux partis en présence, règlement de compte qui peut avoir d'autre terrain que les champs de bataille — les chancelleries par exemple — les éléments révolutionnaires ne soient pas les mauvais marchands de l'opération. Et c'est justement dans la mesure où les défaites infligées aux fascistes garantissent l'avenir du mouvement révolutionnaire que nous devons faire ressorer et propager le rôle capital des hommes de la C. N. T. et de la F. A. I.

Nos camarades espagnols ne sont pas des professionnels de la guerre. Leur passé de militants révolutionnaires répond de la pureté de leur foi. Elle est un gage pour l'avenir. La confiance que nous leur faisons est celle que nous voudrions qu'ils nous fassent si nous nous trouvions dans une situation aussi tragique que la leur. — L. A.

Des qu'ils prirent possession des fabriques de farine les camarades des syndicats de la C.N.T. et de l'U.G.T. firent tout pour collaborer avec les pouvoirs constitutifs. Ils remirent même au ministre de l'Agriculture leurs conclusions :

1^{re} Régulations par l'Etat de tout le blé existant sur le territoire de la République ;

2^e Distribution équitable dans les provinces suivant les nécessités de chacune d'elles ;

3. Fixer un taux de vente du blé ne pouvant pas dépasser 45 pesetas le quintal ;

4^e Importation immédiate par l'Etat de blé de Russie et d'Argentine pour assurer la campagne actuelle.

Les ouvriers assurent dans des conditions difficiles la fabrication des farines, ils aspirent à être aidés et encouragés et non gênés par ceux qui font passer la démagogie avant l'intérêt général.

UN HOPITAL CONFEDERAL MODELE

L'hôpital militaire numéro 30 ayant à sa tête l'ouvrier ferroviaire Pedro Rodriguez désigné par la Fédération des industries ferroviaires, vient d'être nommé dépendance de la santé militaire et notre camarade devient le commissaire de cet hôpital.

Il n'importe qui parcourt les salles et pavillons de cet établissement sera émerveillé par son parfait fonctionnement. La propreté des salles, la netteté des appareils frappent le visiteur. Le rythme du travail de plus de deux cents employés fait supposer les capacités exceptionnelles de celui qui a tout organisé.

Quand on prétend faire des éloges à un des docteurs ou à quelque responsable de service, la réponse est toujours la même : « Ici tout se doit au service de Pedro ». Lui en salopette bleue sourit à son ouvre, mais comprenant ses propres responsabilités nous parle de ses travaux.

Il n'y avait la qu'un projet d'hôpital désarticulé, sans contrôle et sans utilité pratique aucune. Pedro Rodriguez prit tout en mains.

L'industrie ferroviaire (aux mains des ouvriers restituée) lui remit les sommes nécessaires. Il y eut de grosses souscriptions pour cet hôpital et l'initiative syndicale recueillit des centaines de milliers de pesetas. Pedro Rodriguez profita des moyens mis à sa disposition par la C.N.T. et commence par doter les trois pavillons d'éléments chirurgicaux parfaits et prenant bien soin de leur installation. Petit à petit l'on installa des lits pour les camarades blessés revenant du front et aujourd'hui l'hôpital compte six cents lits. On sélectionna notre camarade pour la section de santé en raison de ses capacités. On ne marchande pas les heures de travail, seule l'idée complète. Là les infirmiers, les aides, les auxiliaires techniques descendent au besoin aux ateliers et aident le commissaire à réparer le matériel abîmé ; même des médecins cinq parfois descendant aux ateliers avec les autres.

Le fraternité qui règne dans cet hôpital entre tous est gracieuse chose d'étonnant. Le docteur Franco attache à la radio eut tant à faire qu'il est déjà personnellement atteint par le mal des radiologues. L'hôpital a recueilli aussi des femmes malades des nerfs venant principalement de Madrid. On les a installées dans le calme, leurs chambres sont fleuries ; Pedro Rodriguez les visite tous les jours, il joint sa bonne humeur à l'action des médecins pour ramener ces victimes morales des bombardements à la joie de vivre dans la fraternité prolétarienne.

LA C.N.T. ET LES TRANSPORTS

Le Comité de contrôle des transports publics a le plaisir de pouvoir dire au peuple de Barcelone qui voyage en tramways, autobus, métros et funiculaires que plus de quatre-vingt mille enfants voyagent chaque jour sur ses véhicules. En conséquence afin de démontrer aux parents son intérêt pour les enfants, il vient de prendre les dispositions suivantes :

1^e A partir du 1^{er} janvier tous les brassards seront supprimés pour les enfants des écoles. En conséquence le comité de contrôle des transports publics urbains remettra à chaque enfant qui en fera la demande et sans aucune exception afin de lui permettre d'aller à son école, un laissez-passer pour une place qui lui donnera le droit de voyager gratuitement et dans les heures scolaires habituelles ;

2^e Ceux qui auront droit à la gratuité seront les enfants des écoles primaires qui n'auront pas dépassé quatorze ans.

« Au moment où les journaux nous annoncent de nouvelles augmentations en tout — et entre autres sur les transports — n'est-il pas curieux de comparer ce qui peut l'action directe des travailleurs comme le démontre la C.N.T. en Espagne, et autres chez nous devant la vie toujours plus chère. »

Comité pour l'édition des œuvres de Camille Berneri

Les camarades qui activement préparent la publication du premier volume des écrits de Camille Berneri « Pensées et Batailles » prient tous ceux qui ont reçu les photographies de notre grand disparu d'en accuser réception aux expéditeurs et ceux qui ne sont pas encore en possession, d'en faire la demande à l'adresse de Mme Camidot, 1, rue des Vergers, à Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).

Vente cartes C. — Subscription S.

Entrées. — Pont-l'Évêque, Sciacqua, 10 S.; Sartoriou, Groupe, 50 C.; Savigny, Michel, 9 S.; Jules, 5 S.; Carlo B., 4 S.; Concias, 1,50 S.; Candoni, 50 C.; Groupe libertaire 151, C.; Groupe coopératif, 100 S.; Luneray, Copetti, 10, C.; Lyon, Meriani, 38, C.S.; Muñoz, Maciá, 50 C.S.; La Comunitat, Mioli, 100 C.; Franconville, Beltram, 50 C.; Rodez, Mozzanini, 50 S.; La Muire, Fusco, 10, S.; Genève, Le Réveil, 100, C.; Marseille, Pio, 80, C.S.; Belfort, Moranzoni, 80, C.S.; Paris, Suzanne et des amis, 287, C.; Bergamo, 100, S.; Bruxelles, Jannetti, 50 S.; Hem Day, 150, C. — Total : 1,535 fr. 50.

Sorties. — Circulaires, correspondances, frais divers : 104 fr. 15; expédition des cartes : 103 fr. 10. 3,000 photographies : 75 fr. 10; réédition de 2,000 photographies A.C. : 200 francs. — Total : 1,122 fr. 55. Reste en caisse : 413 fr. 25. — Le Comité.

POUR VOS ENFANTS

HISTOIRE D'UNE MONTAGNE

PAR ELISEE REGLUS

HISTOIRE D'UN RUISEAU

PAR ELISEE REGLUS

Chaque ouvrage 12 fr. Franco recommandé, 15 francs.

dragon et celui-ci mord et se remet dans la poussière.

« Dans quelques jours les rares foyers rebelle (!!!) de Madrid et de Barcelone seront matés et dans quelques jours ; peut-être dans quelques heures, je vous promets solennellement que je criera : Vive l'Espagne ; de la Gobernación (le ministère de l'Intérieur à la Puerta del Sol à Madrid). J'irai me mettre au front des troupes et il ne se passera pas beaucoup de temps avant que le signe de la Sainte Croix et notre glorieux drapeau enflés flottent sur Madrid, au Centre de notre glorieuse Espagne. »

(à suivre)

La crise de l'U.G.T. sera-t-elle résolue ?

La crise intérieure de l'U.G.T. va arriver maintenant à son point décisif. Les deux tendances qui s'affrontent ont accepté, on s'en souvient, l'arbitrage de la Fédération Syndicale Internationale que dans la réunion de son bureau, a décidé l'envoi d'une délégation composée de Citrine, Schenck et Jonhau.

C'est sous la présidence de cette délégation que va délibérer, le Comité national mixte formé de représentants de toutes les fédérations des deux sections opposées de l'U.G.T.

Ce n'était pas le désir de la tendance Largo Caballero, qui eût voulu un congrès national de tous les syndicats, car il est très probable qu'un tel congrès lui eût donné la majorité. Largo Caballero a cependant accepté la proposition de la F. S. I. Il faut admettre que depuis les incidents scandaleux qui ont amené l'évitement des membres de l'ancienne commission exécutive, un formidable travail de sape a été entrepris et tous les moyens ont été employés pour combattre l'influence personnelle de Largo Caballero et de ses amis. Au moment même où le vieux chef de l'U.G.T. était à Paris pour discuter devant la F. S. I. les bases d'une solution, le dernier organe qui restait à Caballero, la « Correspondance de Valencia », était saisie dans les formes « légales » par des membres de la Commission exécutive nouvelle, officialisée scandaleusement par une décision gouvernementale. Ce rapt « légal » a eu lieu le 28 novembre. On aura une idée de l'origine de ce nouveau coup de force quand on saura que les nouveaux directeurs de la « Correspondance » sont d'abord l'ancien directeur d'« Adelante » — journal également enlevé à Caballero — nommé Eduardo Boil ; ensuite le señor Salvador Chardín, ancien directeur du journal « Verdad », organe valencien du parti communiste !

Prioit, dont l'influence personnelle s'est visiblement renforcée, emploiera, on peut en être sûr, tous les moyens de pression

que le pouvoir met à sa disposition pour réduire son vieil adversaire Caballero à l'impuissance.

Celui qui a conservé de chaleureux appuis dans les masses, et qui a pour lui d'être resté fidèle à la politique d'union étroite avec la C. N. T., l'emportera-t-il ? Ou, hypothèse qui est également à considérer, acceptera-t-il un compromis qui, forcément atténuerait son prestige ?

Il est malaisé de hasarder un pronostic sur la solution de ce problème.

Les arbitres de la F. S. I. auront donc une certaine difficulté à mettre tout le monde d'accord... au moins provisoirement.

Un aspect de la question qui a une importance de premier plan et qui peut cependant peser très fortement sur la décision, c'est celui des rapports avec la C. N. T. Celui-ci a conclu un accord avec l'U. G. T. — avec l'ancienne commission exécutive — un pacte de non-agression en quelque sorte, qui a été fidèlement respecté. Cet accord qui s'est traduit dans les faits, par la création de nombreux comités de liaison locaux et régionaux entre les deux syndicats de l'U. G. T. et de la C. N. T.

Il évidemment été un élément d'unité d'action d'une majeure importance. Il serait étonnant que si une solution d'équité ne sortait pas de la conférence organisée sous le contrôle de la F. S. I. de fâcheuses répercussions n'eussent lieu à la base. Et évidemment le pacte d'alliance avec la C. N. T. n'aurait plus du tout la même raison d'être... Il y a beaucoup d'ouvriers de l'U. G. T. qui se tourneraient alors vers la C. N. T. dont l'unité interne, la loyauté aussi, est un pôle d'attraction puissant. L'U. G. T. en ce cas, perdrait des éléments que des signes avant-coureurs permettent d'évaluer nombreux.

Cette éventualité n'échapperait sans doute pas aux responsables de la situation actuelle et peut les inciter à la prudence et à la réflexion.

Le fascisme proprement dit n'existe pas à Burgos, le coup de mains fut uniquement militaire ; mais les premières chemises bleues furent celles du docteur Albifaria, quelques brutes payannes mercenaires, on les appelaient les « pistoleiros d'Albifaria ». Les assassins commencèrent alors à celui d'un pauvre

Le fascisme proprement dit n'existe pas à Burgos, le coup de mains fut uniquement militaire ; mais les premières chemises bleues furent celles du docteur Albifaria, quelques brutes payannes mercenaires, on les appelaient les « pistoleiros d'Albifaria ». Les assassins commencèrent alors à celui d'un pauvre

Le fascisme proprement dit n'existe pas à Burgos, le coup de mains fut uniquement militaire ; mais les premières chemises bleues furent celles du docteur Albifaria, quelques brutes payannes mercenaires, on les appelaient les « pistoleiros d'Albifaria ». Les assassins commencèrent alors à celui d'un pauvre

Le fascisme proprement dit n'existe pas à Burgos, le coup de mains fut uniquement militaire ; mais les premières chemises bleues furent celles du docteur Albifaria, quelques brutes payannes mercenaires, on les appelaient les « pistoleiros d'Albifaria ». Les assassins commencèrent alors à celui d'un pauvre

Le fascisme proprement dit n'existe pas à Burgos

Solidaridad Internacional Antifascista

Cayó Teruel, ¡Adelante!

¡Cayó Teruel! Da gana de cantar, da gana de gritar, da gana de bailar! ¡Cayó Teruel!

Era tiempo, en fin, que una gran victoria viniera a echar un poco, o un mucho de luz en el cuadro histórico de la España actual.

Teruel era para los que estaban al tanto de las cosas, casi una pesadilla. Varias veces el enemigo pensó partir de esa ciudad para, con un desembarco simultáneo en la costa de Levante, probablemente en Castellón, cortar en dos la España leal y aislar a Cataluña de Levante y del Centro. Sabíamos eso. Sabíamos que las preparativos de desembarco se habían hecho en repetidas ocasiones, y, por una u otra razón, se había aplazado la operación.

La maniobra era de esperar. Era también de temer. No somos de los que derrotan diariamente al enemigo con un artículo o con palabras energéticas, como no somos de los que alimentan a los amigos con saliva discurseadora. Valoramos los hechos en lo que son. Los tarantines de la acción nos inspiran rabia. Y porque no vivimos de ilusiones, apreciamos la realidad en lo que es, y calculamos mejor el alcance de la victoria que acaba de lograrse.

Teruel, no lo olvidemos, está en medio de altas montañas. Tiene una defensa natural formidable. Y como debía ser base de futuras operaciones, como habíamos intentado ya tomarla tres veces, el enemigo no la descuidó. Los correspondentes italianos se complacían en subrayar, en la prensa mussoliniana, que estaba rodeada de un sistema defensivo de alambre de púa y de trincheras, de gran eficiencia. De nada ha valido todo esto. El empuje, la organización, el armamento de que dispone la España antifascista actual lo han arrollado todo.

Arrollaron más mañana? Esperemoslo. Este hecho, con la toma de Belchite, de tan difícil conquista en toda la historia de España, permiten augurar otros triunfos.

Pero una pregunta surge: ¿qué pasa en el campo fascista? Repeñamos que no somos de los que se desayunan diariamente con media docena de falangistas y otros tantos requetés. No nos disimulamos las dificultades. Con todo, el hecho es evidente: desde el primer día del ataque y antes de que la ciudad fuera tomada de hecho, en sus dos terceras partes, pasaron unos seis días. Y en seis días, el enemigo tuvo tiempo de traer refuerzos. Posee líneas ferroviarias bien organizadas, está en contacto directo con Zaragoza. Era cuestión de unas horas. ¿Por qué no ha distraído de los otros sectores del frente de Aragón tropas bastante numerosas para socorrer eficazmente a los sitiados? ¿Por qué no las sacó de otros frentes? Puesto que no tenía que preocuparse del Norte, ¿cómo es que no pudo mandar en auxilio de los suyos a los que allí lucharon, a parte de esas tropas? ¿Cómo no tomó, al mismo tiempo que llevábamos a cabo la nuestra, una ofensiva en otro frente, a fin de distraer nuestra atención y de obligarnos, si era posible, a suspender el asedio?

Imposibilidad de ayudar a la defensa de un punto de valor estratégico enorme, imposibilidad de tomar la ofensiva, a pesar de tener disponibles reservas de tropas y municiones abundantes desembarcadas a diario, por los buques italianos y alemanes. Tal es el hecho sorprendente a que asistimos. Hecho que deja vislumbrar, sea una crisis grave en seno del fascismo, sea una carencia real de fuerza, proveniente de no sabemos qué disminución de poder.

El mismo hecho se produjo cuando la toma de Belchite. Es verdad que fueron enviadas después tropas de refresco para observar un avance de nuestras fuerzas en profundidad, pero de todos modos, había tiempo, disponiendo el fascismo como disponía, de una línea ferroviaria admirablemente organizada, de mandar

elementos de combate a fin de impedir la conquista de esa plaza.

Sabemos que, con frecuencia, los fascistas se batén bien. No es por tanto cuestión de decisión y tenacidad. Es, entonces, cuestión de efectivos? Claro que disponen de una población mayor que la nuestra, claro que pueden movilizar lo que les parezca, como hacen siempre los gobiernos en tiempos de guerra. Gente no les falta. Pero falta probablemente a la mayoría de esa gente la voluntad de combatir a los antifascistas. No todos son requetés. Miramos el porvenir inmediato con más optimismo. Somos más fuertes. Ahora, parece que nosotros podemos colocar al fascismo en la situación en que nos había colocado y nos mantuvo durante mucho tiempo: en la del que espera el ataque.

Ojalá siga esta situación y prospere! Ojalá los valientes combatientes, los trabajadores españoles que luchan y dan su vida, puedan mantener el esfuerzo ofensivo! Y ojalá sepamos nosotros ayudarles desde aquí, ya que no les ayudamos allí, para contribuir, siquiera alimentando a los combatientes, a una victoria que debemos merecer por el esfuerzo aportado para su consecución!

Por la vida de la S.I.A.

PEDID TARJETAS DE ADHESIÓN

Ya se están distribuyendo, desde hace tiempo, las tarjetas de adhesión a la S.I.A. Hemos dicho lo que convenía al respecto, pero no es inútil repetirlo.

Cada tarjeta cuesta dos francos. Tienen doce divisiones para poner en cada una un sello, de un franco cada uno. Cada sello corresponde a un mes. Quien deseé dar más de un franco por mes — y conviene que sean muchos —, llena varias casillas a cada vez, y pide tarjetas nuevas.

Se puede pues repartir estas tarjetas y asegurar las cotizaciones sin fundar por esto una sección de la S.I.A.

Esto hace posible la acción individual tanto como la acción colectiva. Esperamos que los pedidos serán numerosos, y las cotizaciones regulares.

Pedirlas a N. Faucier — 26 rue de Crussol — Paris — XI. Para girar: chéque postal — Faucier, 596-03.

CARTELES Y MANIFIESTOS

Hemos enviado muchos carteles y manifiestos. Nos quedan, y tenemos otros si hace falta. Esto equivale a decir que los que aún no pidieron pueden y deben hacerlo sin retraso.

En todas las instituciones antifascistas, de carácter político, sindical, cultural, deportivo incluso, debemos procurar que nuestros carteles estén puestos en forma permanente.

Hay que intensificar la propaganda. ¿Qué haces tú para esto?

SECCIONES, SECCIONES, SECCIONES

Y hay que fundar secciones. Se va haciendo labor, pero nunca se hará bastante, por muchas energías que se desplieguen. Por lo tanto, redoblemos de actividad. Multipliquemos las fuerzas de la S.I.A. Hagamos surgir por doquier nuevos núcleos de voluntarios.

Cuando se pueda sobre la base de afinidad ideológica, bien. Cuando no se pueda, bien también. Para vencer a Franco han de coincidir socialistas, anarquistas, sindicalistas, sin partidos, republicanos, e incluso los comunistas que no se creen obligados a ejercer una hegemonía matadora de todo.

Reúnanse los que en la conversación diaria, del taller, de la calle o del café, desean por igual esa lucha antifascista. Sed, trabajadores, hombres de conciencia libre, militantes estorizados de la gran asociación, Solidaridad Internacional Antifascista, y transformada en uno de los más formidables movimientos solidarios frente al fascismo internacional y a sus atrocidades y horrores.

Sirvan las primeras líneas que escribo en esta página española de la S.I.A. en Francia, para saludar a todos los antifascistas españoles que convienen conmigo en que es necesario aunar los esfuerzos y las voluntades, a fin de que la obra que aquí se ha emprendido se agigante sin cesar, como en las trincheras se agiganta el coraje de nuestros muchachos.

Y ahora quiero hablar sobre el mitín que tuvo lugar recientemente en el Gimnasio Japy, mitín que, como sabrá el lector, da principio a la actividad pública de esta organización mundial en el país que las azores de la vida nos hacen habitar.

Por su primer acto, la S.I.A. no podía pedir más. Cantidad y calidad de público se reunían en feliz apareamiento. Mucha, mucha gente. Pero también, lo que tiene quizá, más valor, mucho, muchísimo entusiasmo. Un entusiasmo desbordeante, promisor de muchas cosas, de nuevas adhesiones, de otros esfuerzos. Cuando se ha visto vibrar una sala como lo he visto yo, se cifran esperanzas en lo que los allí reunidos podrán hacer en el porvenir.

Reconozcamos que los concursos que se habían asegurado se consiguieron pocas veces. Hasta, acertadamente, representantes de todas las tendencias sociales. Y todos sin excepción, estaban unidos por su amor a la causa de los nuestros, que es como lo hicieron recalcar, de nuevo.

Marceau-Pivert, líder de la oposición socialista, Sébastien Faure, el veterano luchador ácrata, Georges Poch, publicista admirable, Paul Rivet, socialista, profesor y pensador, y todos los demás, representando los sectores del antifascismo que colocan su amor a la libertad por encima de sus apetencias de dominio, hablaron con la eloquencia de la palabra, del pensamiento y del corazón.

Jaime DOMENECH.

Comentarios a nuestro primer mitín

Notas desde Espana

Una victoria del pueblo

La toma de Teruel ha provocado aquí manifestaciones desbordantes de entusiasmo. El pueblo se ha echado a la calle, vitoreando a las tropas que supieron lograr este resultado halagüeño por todos conceptos, aclamando una victoria que vengaba muchos de sus sufrimientos.

Cierto que esto no da de comer, pero, como dice el refrán, «no solo de pan vive el hombre», y cuando hay algo de pan y una gran satisfacción moral, podemos soportar mejor los embates de la vida.

Si la toma de Teruel ha despertado el entusiasmo, ha reanimado la fe en la victoria, que parecía estar de caza perdida. Pero sin regatear méritos a nadie, creo necesario hacer una advertencia.

Esta advertencia es que, no debemos olvidar que se trata de la victoria del pueblo. Y digo esto, porque demasiados tienen tendencia a personalizar este hecho de armas, poniendo por delante un nombre o dos, y olvidando o procurando que se olvidó a la masa anónima que está detrás de este hecho.

Hay que procurar no crear entre nosotros el espíritu dominante en las naciones militaristas, el de los historiadores oficiales y tradicionales, que todo lo atribuyen a un general, sin reparar en el sacrificio de los soldados rudos. Son los soldados rudos que han tomado Teruel. La gente se dormía, parecía perder su interés. Despertemos de nuevo. No es por ella, es para la lucha antifascista, para los que allí, del otro lado de los Pirineos, confían en nosotros, esperan en nosotros, que no tenemos derecho a defraudarlos.

No quiero negar la inteligencia con que el ataque ha sido planeado y llevado a cabo. No quiero negar que sin esa inteligencia poco se podría hacer. Sabemos el valor de los estrategas en la historia. Y no regatearles las felicitaciones a los que, en el Estado Mayor, las merecen. Pero al mismo tiempo quiero felicitar a todos los cuya nombre no aparece en las columnas de los periódicos, los muchos «soldados desconocidos» de los cuales no haremos, en adelante, como en las naciones capitalistas, un culto para preparar los espíritus a nuevas matanzas, pero que merecen ser colocados en primera linea, junto con los jefes que en primera linea también, superaron luchar y morir como ellos.

Un camión

Estaba yo usualmente en el Comité Regional cuando vi llegar un camión de víveres conducido por un compañero que supo después era el militante francés Pierre Odón.

Este camión ostentaba leyendas de la S.I.A. Era un aporte de la S.I.A. Paquetes y paquetes, cajas de cartón y bultos, todo lleno de víveres, de ropas, de todas clases de cosas necesarias. La carga fue colocada en el almacén que la sección española tiene establecido aquí.

Inmediatamente se procedió a una clasificación. Tales paquetes iban al Levante, tales otros al frente de Aragón, unos a Madrid, otros a algún sector del frente del Centro. Incluso los vi destinados a la parte de Extremadura que tenemos aún en mano.

Los que quedaban para Barcelona eran puestos aparte, e inmediatamente se tomaban medidas para avisar a los destinatarios.

Todo estaba hecho con método, con la prontura y las rápidas que se dan en la medida en lo que está bien organizado. Este hecho me llamó sobremanera la atención.

Y pensé, al mismo tiempo, en la belleza de esta llegada. Los camiones que llegan, aportando la ayuda de los antifascistas de todas partes, son la demostración viva de la solidaridad internacional, universal, en la lucha por una misma causa. Es hermoso.

Porque es verdad que los regímenes fascistas se ayudan también unos a otros. Pero obedecen a intereses y conveniencias de clanes políticos o capitalistas, mientras responden nosotros a impulsos del corazón y de la conciencia.

Es la International Antifascista. ¡Qué hermoso tema! Hermoso y útil. Nunca como en estos momentos ha sido precisa esta práctica de la solidaridad por encima de las fronteras, porque nunca el ataque a las fuerzas de progreso ha sido tan violento, y tan general.

Tabaco

No soy fumador. Tengo a este respecto, y al respecto de otros vicios, una posición que, en mi moral personal, no varía: soy puritano.

Y sin embargo, a los que procuran ayudar a los combatientes, les pido tabaco. Las circunstancias me hacen querer menos intranquilo. Yo que

siempre he combatido la tabacomanía, procuro encontrar ahora esta planta mala, dañina, para enviarla al frente.

Hace unos seis meses, fui a ver a unos campesinos, en un pueblo de Aragón. Eran tres grupos que destinaron tierras hasta entonces incultas, para hacerlas producir. Los mayores de ellos pasaban de los cuarenta años, pues los más jóvenes habían ido al frente. Además de cuidar los campos que se había sembrado hasta entonces, labraban otros nuevos. Tarea dura, que cumplían con satisfacción. Yo sabía que comían mal, que se privaban, pues una parte de los vienes era enviada al frente, y se trataba de un pueblo muy pobre.

Uno de esos compañeros me pidió un cigarrillo. No pude darle, ni a los otros, que al oír la palabra levantaron la cabeza y me miraron con ojos brillantes. Pero no me sentí con ganas de reprenderlo, según mi costume.

Comprendí que vicio o no, era la sola satisfacción que esos hombres podían tener, y privarles de esa satisfacción en tales momentos, era una majadería.

Yo me deleito con los libros, entrego mi espíritu con la meditación, pero, i y los que no tienen libros, o cultura suficiente para meditar?

Y los soldados? ¡Cuántos me han pedido tabaco! ¡Voy yo a discutir con esos muchachos, que tal vez mañana morirán, sobre el peligro de la nicotina? Francamente, reservo para otros momentos mis lecciones de moral. Por el momento, a los que sufren tanto, a los que viven tan fondo, a los que se encuentran tal vez al borde de la muerte, quiero solamente dar lo que más les satisface.

Y al fumador, le satisface el tabaco. Yo no analizo. Le doy tabaco, cuando puedo procurármelo. Y os pido que no olvidéis que, mal que nos pese, para matar el aburrimiento de la espera en las trincheras, para no pensar demasiado en esta tragedia enloquecedora, muchos que antes no fumaban se han puesto a fumar. No apreciamos su actitud con la medida común. No vivimos una época normal, el rastro de antes no nos sirve para ahora. Hacen falta otras medidas.

Comprended esto, y mandad, con los vienes y la ropa, un poco de tabaco, para los que luchan, para los que sufren, para los que han de caer.

A los españoles de Issy-les-Moulineaux

Hemos formado en esta localidad una sección de la Solidaridad Internacional Antifascista.

Bien sabemos que habrá quien dirá: Pero, i qué viene a hacer este Comité? i No hay ya bastante con los que están formados?

Nosotros contestamos que no, porque, en fin, hemos formado un Comité digno de llevar el nombre de antifascista.

La S.I.A. ha obtenido la colaboración de las organizaciones obreras y de otros sectores de contenido liberal. Este organismo resumirá todas las actividades solidarias de los revolucionarios víctimas del fascismo, trátase de un individuo, o como en el actual caso de España, de un país.

La S.I.A. agrupa en su seno a todas las actividades solidarias de los revolucionarios víctimas del fascismo, trátase de un individuo, o como en el actual caso de España, de un país.

La S.I.A. agrupa en su seno a todas las personas que comulgan con el criterio liberal y antifascista, sin distingos ideológicos de ninguna clase. Tan sólo interesa a la S.I.A. la comunión del antifascismo para acudir en ayuda de los luchadores de la libertad que se encuentran bajo las garras de la reacción.

Era necesario que esto fuera dicho para responder a ciertos individuos que tuvieron la osadía de criticar a los organizadores de este Comité, que no tienen otros fines que los que he expresado más arriba.

Siendo así, no vemos por qué los antifascistas sinceros han de mantenerse al margen, y pedimos que vengan todos a luchar con nosotros en favor de los que en España defienden la buena causa.

LA SECCION
DE ISSY-LES-MOULINEAUX.

NOTRE CHEMIN

(Suite de la première page)

L'anarchisme est un mouvement historique qui plonge ses racines au plus loin dans l'histoire, non seulement dans la pensée, mais aussi dans la pratique des relations humaines : Kropotkin l'a assez démontré dans *l'Entr'aide*, et l'on peut, aujourd'hui, doubler et tripler sa documentation. Mais à côté de cet anarchisme qui s'ignore, notre mouvement défini a aussi son trésor d'idées, de production, de luttes et de faits.

Que pouvons-nous être, nous autres qui luttons en ces années, par rapport à l'anarchisme, né il y a un siècle, si riche de pensée et d'action, ayant des bases et des ramifications dans toutes les époques ? Par nous-mêmes, rien, ou presque rien. Si nous n'avons pas conscience de continuer cette marche ascendante, si nous pensons pouvoir l'ignorer, non seulement nous méconnaissions la vérité, mais nous sommes en marge des faits, nous découvrons par cela même l'insuffisance de notre mentalité, et nous affaiblissons, devant notre propre conviction et devant ceux que nous voulons convaincre, la force de nos idées.

Non, nous ne créons pas l'anarchisme ni dans la pensée ni dans l'histoire. Et nous n'avons pas le droit de le nier en prétendant l'affirmer, de l'ignorer sous prétexte de le défendre. Dans toute analyse sérieuse, on approfondit. Qui n'approfondit pas ce dont il traite n'est qu'un charlatan. Il faut lire Marx pour opiner sur le marxisme, il faut fouiller l'économie pour discuter sur l'économie, comme il faut étudier l'astronomie si l'on veut en parler, ou la philosophie pour avoir le droit d'en entretenir les autres. A plus forte raison cette attitude doit-elle être la nôtre quand il s'agit de nos idées, ou sinon les postures les plus apostoliques en apparence ne sont, au fond, que pur snobisme ou bas calculs de vanité dissimulés par la phraséologie.

On ne peut, non plus, recréer tous les cinquante ans, une doctrine ayant un même nom, les mêmes principes et les mêmes buts. Ce serait non seulement fausser la vérité historique, mais ridicule. Doublement ridicule : par le fait de présenter comme une nouveauté ce qui a déjà été dit et celui de prétendre être capable de supplanter les Kropotkin et les Reclus, les Bakounine et les Proudhon.

Mais, si j'hésite pas à me répéter pour que les anarchistes d'aujourd'hui comprennent que leur mouvement actuel n'est qu'une des phases du mouvement anarchiste dans l'histoire, cela ne veut pas dire que nous devons nous attacher à une tradition fixe en tout et pour tout. Nous n'apportons, essentiellement, rien de nouveau. La négation de l'autorité, de l'Etat était déjà définitive il y a quatre-vingts ans, il y a cent quarante-quatre ans. Le communisme libertaire fut énoncé en 1876-77. L'organisation de la vie sociale au moyen des fédérations de communes et de syndicats fut préconisée par la Première Internationale. Les principes généraux, permanents, sont apparus avant nous. Génération nouvelle, nous ne faisons que reprendre le flambeau que les générations disparues lâchent en tombant.

Pourtant, cela n'implique pas une rigidité absolue, contraire à l'essence même de nos idées, contraire aussi aux tendances variées, souvent incohérentes de l'évolution. L'histo-

Quand Staline a ordonné...

(Suite de la première page)

Aujourd'hui, le P.C. ne compte plus que de fervents patriotes, heureux et fiers d'être de ces héroïques défenseurs de la France, pour qui :

« Mourir pour la Patrie (bis)
C'est le sort le plus beau, le plus digne
d'envie ! »

On conçoit que des reniements de ce calibre jettent un défi à la raison et que beaucoup se disent : « C'est à n'y rien comprendre ! »

Et pourtant, point n'est besoin d'être très malin pour comprendre. Les explications ne manquent pas.

En voici une qui a le précieux avantage de s'appliquer aux revirements d'hier et de prévoir ceux qui ne manqueront pas de se produire demain.

Lorsque, après la scission de Tours (1921), le parti communiste fut fondé, il bénéficia — et c'est ce qui explique son étonnant et rapide essor — d'un concours de circonstances prodigieusement favorables :

Faillite (ou presque) du vieux parti socialiste et de la vieille C.G.T. ;

Rayonnement inouï de la Révolution russe, dont il était d'autant plus aisément d'exalter les merveilles qu'il était, à cette époque, impossible d'en vérifier l'exactitude ;

Mainmise sur l'« Humanité » ;

Ressources énormes mises par le Gouvernement de Moscou à la disposition du parti naissant ;

Démagogie facile, dépassant les limites de tout ce qui avait été fait jusqu'alors dans ce genre ;

Besoins de la classe ouvrière de secouer la terreur qui l'engourdisait.

Utilisant ces armes incomparables de recrutement et de combat, le P.C. se croit assuré d'un triomphe prompt et décisif, et tablant sur cette certitude, il engagea la partie.

Il lui fallait tout d'abord battre et abattre la résistance que pouvait lui opposer le parti socialiste et la C.G.T. et, pour cela, les disqualifier dans l'esprit des masses.

Quels tombereaux d'insinuations, de perfidies et d'outrages furent, dans ce but, déversés sur celle-ci et sur celle-là !

C'est d'hier. On ne l'a pas oublié. Tous les groupements, organisations, partis et formations quelque peu teintées de rouge subirent un furieux assaut. Tous furent systématiquement et avec un furieux acharnement, plus ou moins entamés, disloqués, désorganisés, mis hors de combat.

Par ailleurs, ce fut un pullulement imaginaire de groupes et de sous-groupes, de fractions et de sous-fractions, de cellules, de rayons, de conseils d'usines et de quartiers, de syndicats, de coopératives, de centres culturels, d'amis, de sympathisants, de sociétés sportives, de groupes et colonies d'enfants, de rassemblements par-ci, par-là et d'associations par-là.

Ce fut une propagande effrénée : des permanents partout, des feuilles départementales, une agitation sans rivale entretenue sans arrêt par affiches, manifestes, tracts, livres et brochures, par d'innombrables réunions, fêtes et conférences, par des mouvements de grève et des démonstrations de rue, sans compter la Maison et la Librairie du Parti, la Banque Ouvrière et Paysanne et de nombreux cinémas dont les films étaient soviétiques, etc.

Mais la victoire se faisait attendre et Moscou s'impatientait. Le Parti socialiste faisait mieux que de résister. Il rétablissait ses cadres et ses effectifs. La C. G. T. ne capitulait pas ; elle se fortifiait.

Entre temps et en dépôt de toutes les manœuvres et de tous les mensonges, la lumière se faisait peu à peu sur la trop fameuse dictature du prolétariat et sur la situation véritable en Bolchévie. Il devenait de plus en plus difficile de persister à tromper l'opinion publique. Le gouvernement « dit » soviétique prenait place, à Genève, dans cette S. D. N. dont Lénine avait affirmé et dont ses successeurs n'avaient pas cessé de dire que cette assemblée était « une cavale de brigands ». Moscou se réconciliait avec Londres et Paris et liait partie avec le Foreign Office et le Quai d'Orsay. L'U. R. S. S. rentrait dans le concert des pays capitalistes et s'avérait de plus en plus égale en impérialisme aux nations les plus impérialistes.

Le « taureau » a annoncé que l'ordre avait été donné par M. Daladier dans le sens qu'il avait précédemment indiqué. Ce sont, paraît-il, les officiers supérieurs anti-républicains qui entouraient le ministre qui l'ont, à dessin, mal interprété, déformé. L'« Oeuvre » qui suit bien que le ridicule ne tue plus depuis longtemps demandait très sérieusement que soient punis ces mauvais fonctionnaires.

Le véritable est que le « taureau » (ce taureau qui était irrésistiblement penser à la femelle du bouguen animal si ce n'était désobligeant pour elle) a voulu se tailler un petit succès, rehausser son prestige en faisant semblant d'accorder des tas de choses et en n'accordant en réalité rien du tout.

Le résultat est-il vraiment atteint ? M. Daladier retrouvera-t-il par cette escroquerie sa popularité si compromise ? Ou bien les jeunes ouvriers comprendront-ils qu'en se fût d'eux, qu'en se sera d'eux, bassement, et envisageront-ils d'autres moyens d'action, dans la lutte sociale que le « vote front populaire » et le conseil officiel du 14 juillet ?

Jeunesse A anarchiste

Communiste

Les 5 jours de M. Daladier

Passons la monnaie...

LA MAIN TENDUE...
AVEC LA SEBILLE AU BOUT

« Je te tends la main, tu me tends la main, nous tend la main... » etc. verbe qui n'a jamais été tant conjugué. Mais il n'y a pas à dire, ceux qui ont vraiment la bonne manière, la vraie, l'efficace, ce sont nos braves rats-chiens, qui eux, n'ont pas de bêtise, ne tendent pas comme ça à tout le monde une main nue ; ils y échouent une sébille.

Voici la circulaire que l'aumônier militaire de Bitche répand parmi les soldats. Elle n'est pas, c'est le cas de le dire, dans une musette.

N'oublions pas cependant que c'est toujours le F. P. qui est au pouvoir et que le souffre républicain — tu parles, Edouard — est attendu d'une minute à l'autre.

**

L'aumônier militaire, tout en vous présentant ses salutations les meilleures vient vous tendre la main en faveur des missions catholiques. C'est là une œuvre d'importance capitale à laquelle tout vrai chrétien doit porter intérêt et succès.

L'approche de la fête de Noël, au moment où vous songez à faire plaisir aux autres, n'oubliez pas l'enfant Jésus. Il marquera comme étant donné à lui tout ce que vous voudrez bien offrir pour les missions. A titre d'indication seulement, voici les cotisations normales des 3 sources :

Propagation de la foi : 15 fr. Sainte Enfance, Œuvre de Saint-Pierre Apôtre (pour la formation du clergé indigène) : 6 fr. Les plus petits dons seront les bienvenus, cependant laissez parler votre générosité. Pour faciliter les choses vous pourrez détacher la partie inférieure de la présente feuille, y inscrire votre nom et les sommes que vous destinez aux différentes œuvres. Vous remettrez l'argent et la feuille dans cette enveloppe et la feriez parvenir à l'aumônier qui — dès aujourd'hui — au nom du Bon Dieu et de nos braves missionnaires, vous dit un grand et cordial merci.

Bitche, ce 3 décembre, fêté de Saint-François-Xavier, patron des missions.

G. STENGUE. Aumônier-militaire.

L'éducation prolétarienne et révolutionnaire des militants

La Commission d'initiative de la région parisienne de la J. A. C. s'est préoccupée de la question si importante de l'éducation des jeunes militants anarchistes. Elle a envisagé un travail sérieux propre à donner à tous les camarades qui y participeront des arguments solides et des connaissances doctrinales plus approfondies.

Voulant, avant tout, éviter les discussions abstraites, elle a décidé de faire appel à des militants révolutionnaires qualifiés pour exposer certains sujets. A chaque conférence un camarade de la région sera désigné pour dire quelques mots sur le travail de la J. A. C. au sujet du problème traité.

Ces conférences se tiendront mensuellement. Une partie de l'ordre du jour sera consacrée à la propagande régionale.

« Nous sommes convaincus du grand intérêt que présente ce travail pour tous nos camarades et nous pensons qu'il doit immédiatement être en treillis dans toute la Fédération. Dans le prochain numéro du bulletin intérieur nous traiterons ce sujet plus profondément.

La G. A. et le Bureau Régional Parisien.

NOTRE LIBRAIRIE

BROCHURES DE PROPAGANDE

Prix : 0 fr. 60

Le Gouvernement représentatif, par Pierre Kropotkin.

Le Salarial, par Kropotkin.

Anarchisme et Coopération, par Georges Basien.

La Liberté individuelle, par Edouard Rothen.

Les Prisons, par Pierre Kropotkin.

Le Syndicalisme révolutionnaire, par V. Grifuels.

Francisco Ferrer, Anarchiste.

Propos d'Éducateurs, par Sébastien Faure.

La Liberté, son aspect historique et social, par S. Faure.

NOUVELLE HISTOIRE DE FRANCE

par un groupe d'instituteurs

Extrait de la préface des auteurs :

Enfant,

Étude, cette petite histoire de ton pays. Elle a été faite pour toi. Elle n'a pas oublié les paysans, les ouvriers d'autrefois qui ont peiné, qui ont souffert. Nous voudrions que leurs peines et leurs souffrances te fassent mieux aimer les paysans et les ouvriers, tous les travailleurs d'aujourd'hui... Tu aimes davantage la justice, qui veut que chaque travailleur ait un sort heureux. Tu aimeras davantage la paix, qui conserve pour l'avenir les biensfaits du travail.

En vente au LIBERTAIRE, 9 francs. Franco recommandé, 10 fr. 80.

L'Orateur Populaire, les sources de l'éloquence, ou devient orateur, conseils aux jeunes, par Sébastien Faure.

L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste, par P. Kropotkin.

L'Organisation de la vindictive appelée Justice, par P. Kropotkin.

Le Mariage, le Divorce et l'Union libre, par J. Marestan.

La Question Sociale, position de la question, par S. Faure.

Centralisme et Fédéralisme, par un groupe de syndicalistes.

Elisée Recis, par Han Ryner.

Les Capitalismes en Guerre, De Briey, A. Uhr, par Rhizol.

L'action anarchiste dans la Révolution, par P. Kropotkin.

Les Incendiaires, par Eugène Vermesch.

Autour d'une Vie, par Kropotkin, 2 volumes

27

L'Anarchie, sa Philosophie, son Idéal, par P. Kropotkin

150

Dieu et l'Etat, par Bakounine

150

L'Internationale, Documents et Souvenirs, tomes 3 et 4, les 2 tomes

40

Histoire de la Commune, par Lissagaray

36

Les Problèmes de la Révolution Proletarienne, par F. Loriot

8

La Déchéance du Capitalisme, par Louzon

0

ENVOI RECOMMANDÉ 0 fr. 80 EN PLUS.

**

Adresser commandes et fonds à A. Scheek Chèque postal 487-78, 9, rue de Bondy, Paris-10^e.

PRENDRE BONNE NOTE QU'AUCUN ENVOI NE PEUT ÊTRE FAIT S'IL N'EST ACCOMPAGNÉ DU MONTANT DE LA COMMANDE MAIS JURE de 10% FOUR FRAIS D'ENVOI

MAX STEPHEN.

SAVEZ - VOUS QUE...

TOUT va très bien pour les grandes entreprises industrielles et commerciales qui

dans l'ensemble enregistrent pour l'exercice 1936-1937 une marge de bénéfices en progression très sensible sur le précédent. Il y a cependant eu dans l'intervalle les grèves d'occupation, les lois sociales, les 40 heures, les vacances payées, etc., charges écrasantes en croire les jérémias de Céji Gignoux et consorts.

Nous avons déjà eu l'occasion de publier un certain nombre de ces bilans. Voici d'autres chiffres pour l'édition de nos lecteurs.

SOCIETES 1935-36 1936-37

Nouvelles Galeries réunies ... 8.540.399 13.762.907

Forges et Ac

PARIS-BANLIEUE

PARIS-15^e

Les Syndicats chrétiens sont toujours d'accord avec les revendications des copains adhérents à la C.G.T., mais ils refusent systématiquement l'action qui est contraire à leur doctrine de « dégouttage ». Nous les avons vus à l'œuvre chez Sauter-Harlé quand, au bout de quelques jours de grève, ils lèveront, le rue de Varenne, une amicale pour briser notre mouvement.

Et c'est avec ces hommes que certains politiciens veulent s'unir, Thorez en particulier, l'homme qui, après le poing levé, tend la main, n'importe qui ! Quant à nous, syndicalistes, nous lui disons : « Bas les pattes devant la C.G.T. » Nous défendons notre indépendance contre tous les politiciens. — Jean.

PARIS-18^e

Le 18^e donnait le 23 décembre, une réunion publique et contradictoire. Une cinquantaine d'auditeurs suivirent avec intérêt les exposés de Lorio et de Patorni sur le sujet : Les anarchistes et la guerre...

Lorio s'attacha à prouver que les partis politiques quels qu'ils soient, ont toujours pris comme étiquette-reclame : la lutte contre la guerre, mais qu'en pratique ils se sont appliqués à faciliter par leur trahison, la tâche du capitalisme, en préparant les esprits à l'assassinat légal et effectif ; en face d'une telle menace, le prolétariat doit choisir : guerre ou révolution. Les anarchistes ont choisi la révolution.

Patorni fit un exposé magistral de la question, rappelant les décisions du Congrès de l'U.A., dénonçant les mystiques de la patrie historique, économique ou raciale ; il démolit le fabuleux de la lutte entre démocraties et fascismes et montra tout le danger de cette politique de main tendue à tout ce qui est réaction et obscurantisme afin de créer une union sacrée dont seuls les fauteurs de guerre auraient les profits. En aucun cas, les anarchistes ne manqueront, ni pour l'U.R.S.S., ni pour l'Espagne, sous la direction de chefs en qui ils n'ont aucune confiance, lutte contre la guerre pas des méthodes révolutionnaires, et le refus absolu d'y participer de quelque façon que ce soit.

Les Staliniens qui étaient dans la salle (entre autre Vial du P.C. et de l'« Huma ») écoutèrent en silence et ne firent aucune contradiction, malgré les appels répétés du camarade Chery.

Un trotskyste vint exposer son point de vue qui met les ouvriers devant l'obligation de partir et de travailler dans l'armée même ; finalement, certaines guerres doivent être admirées par le prolétariat : c'est le choix de l'impérialisme plus dangereux, vieille doctrine que le P.C. a préconisée longtemps. Exposé confus et incompréhensible dans les termes par les traiteurs.

Doutreau, Guérin et Patorni répondent et Doutreau vide énergiquement son sac ; il dit leur fait à ces révolutionnaires qui considèrent les autres comme de pauvres imbéciles, alors qu'eux sont les élites du prolétariat.

Bonne réunion en définitive, mais les copains du Groupe auraient pu faire un effort et venir plus nombreux à cette réunion. — Et le Groupe du 18^e : Montmartre et Goutte-d'Or. Pour la Secrétaire : LORIO.

GAGNY

Lettre ouverte à propos d'un fait-divers

Excuse-moi tout d'abord de prendre la précaution de te préciser que la présente ne s'adresse pas à M. Benoit, premier adjoint au maire de Gagny, mais à ce même Benoit, camarade communiste et militant de la base.

Ainsi donc tu voilà, de par le jeu des conséquences de ton mandat municipal, dans l'obligation de solliciter une récompense pour un de tes « passe-temps qui accompagnent l'acte » une action d'éclat qui, pour moi, n'est qu'un acte méprisable. Je m'efforce de ne pas être péjoratif bien que d'autres qualificatifs se pressent en foule au bout de ma plume.

Mais permets-moi de citer ta prose pour l'édification des hommes libres qui liront cette lettre :

(Extrait du « Bulletin municipal » de Gagny, décembre 1937).

« Dans la nuit du 17 au 18 août 1937, deux gendarmes de la brigade de Gagny se trouvaient aux prises avec un cambrioleur dans une maison abandonnée de la rue de Franceville, les propriétaires de cette maison toujours meublée étant décédés. Brochier-Cendre, bien que père de trois enfants, n'a pas hésité un seul instant et au péril de sa vie, à leur prêter main-forte, ne disposant pour sa défense que d'une simple hache. Il a ainsi coopéré à la capture du malfaiteur, qui était armé d'une carabine chargée et se dispositif à en faire usage pour sa défense ; ledit malfaiteur a été arrêté depuis jugé et condamné par le Tribunal de Pontoise. »

« Je viens donc vous demander, Monsieur le Sous-Défenseur, de vouloir bien intervenir auprès de M. le Préfet de Seine-et-Oise et de M. le Ministre de l'Intérieur, afin que Brochier-Cendre reçoive au plus tôt la légitime récompense à laquelle lui donne droit son acte de bravoure. »

Pour le Maire, le Premier Adjoint : Benoit.

Si le citoyen empressé à défendre une cause qui ne le regardait pas, en un mot, une maison qui n'était pas la sienne, s'était fait démolir le portrait — malgré sa hache (d'abordage probablement) — tu nous aurais sans doute servi quelques larmes de derrière les yeux. Eh bien ! nous ne marchons pas ! Dans cette affaire, si banale en soi, seuls les gendarmes furent conséquents : ils ont fait leur devoir, et ils sont assurés payés pour le faire bien. — Et, si ils avaient écopé, nous aurions considéré les dégâts comme simple accident de travail. Car on ne pleure pas quand un courroie chut de la machine... Devant l'importance du sujet et en vertu de la décision prise au groupe prière aux amis du « Libertaire » d'être présents et exacts. — Le responsable : A. Pascal.

La place m'est limitée, car elle est réservée à des choses plus intéressantes que la toute petite personne et les toutes petites élucubrations. Je terminerai donc, mais en le faisant remarquer que ta pétition voisine, dans le « Bulletin municipal », avec un avis concernant l'enlèvement d'un individu qui collait un œil à une serrure risqué d'un arrivant le coup de pied au œil que sa position sollicitait. Or, c'était à peu près le cas de ton personnage, à part qu'il s'en tire sans coup de pied au œil !

Crier : « La police avec nous ! ne vous suffit pas. Eh bien ! clamiez donc : « Nous avec la police ! ». Ainsi les positions sont nettes, et nous sommes un peu plus édifiés sur votre compte, les staliniens de France et de Navarre !

Je la place m'est limitée, car elle est réservée à des choses plus intéressantes que la toute petite personne et les toutes petites élucubrations. Je terminerai donc, mais en le faisant remarquer que ta pétition voisine, dans le « Bulletin municipal », avec un avis concernant l'enlèvement d'un individu qui collait un œil à une serrure risqué d'un arrivant le coup de pied au œil que sa position sollicitait. Or, c'était à peu près le cas de ton personnage, à part qu'il s'en tire sans coup de pied au œil !

Je te salue, Benoit, militant communiste et militaire de l'Ordre gourgeois.

Le Banlieusard.

MONTREUIL

Nous avons parlé ici même de quatre vieux cantonniers mis à la retraite d'office, avec la fabuleuse somme de 200 francs par mois. Aujourd'hui, c'est quinze de ces malheureux qui vont être jetés à la rue par la volonté de M. le maire. Ces pauvres cantonniers ont bien été trouver les grands pouvoirs publics, mais en vain. Notre cher chef Naco ne voulut rien savoir. La colère de ces pauvres vieux est très grande, et ils se promènent bien de rappeler un jour à ces politiciens arrivistes, qu'ils n'ont pas perdu la mémoire.

Nous dirons ici également, que les réunions sont de plus en plus désertées, malgré la présence des as nacos. Le bourrage de crâne ne prend à Montreuil.

Un travail camarades, pour se débarrasser de ce régime pourri et instaurer la vraie humanité par la révolution. — Le Groupe.

VOIX DE PROVINCE

AIMARGUES

Le Groupe d'Etudes sociales vient enfin de sortir de la profonde lethargie dans laquelle il était plongé depuis plusieurs années. Sa prochaine réunion aura lieu mardi 4 janvier à la Maison du Peuple. Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » y sont cordialement invités. Pour tous renseignements s'adresser au vendeur du « Lib ». — Le Groupe.

COMMENTRY

Décembre, il neige, le pauvre va à travers les rues de la cité, en hâillons, le ventre creux. C'est un chomeur, un déshérité, un gueux ; c'est celui que les honnêtes gens traitent de voyou. Il s'en va de chantier en chantier ; à force de marcher, ses souliers n'ont plus de semelles, et partout le même langage : On n'embauche pas. Pourtant, il ne perd pas courage, un sourire apparaît sur ce visage ravagé par la misère. Il espère encore et dirige ses pas vers celui qui fut autrefois son ami, vers celui pour qui, de longues années, il lutta. Le voici arrivé devant un luxueux immeuble, il hésite, puis enfin il sonne à la porte de celui qui est maintenant député, celui, qui, autrefois, était comme lui un malheureux. Une servante vient lui ouvrir et lui demande ce qu'il désire. Le malheureux murmure d'une voix éteinte : « Je voudrais voir monsieur le député. » La bonne lui répond : « Monsieur ne repose pas. » Accable, le pauvre s'en va et murmure : « Ce que les choses ont changé ! » Il revit celui qui fut son ami, sur la tribune, un jour de réunion, parlant contre les grands de ce monde et prêchant la révolution. Il y a loin du militant révolutionnaire d'autrefois au parlementaire d'aujourd'hui, et tristement il murmure : « J'ai pourtant voté pour lui. » Et alors, la vérité lui apparut, il revit ces vaillants lutteurs qui, à la veille des élections, disaient aux masses : Ouvrier, ne vote pas. Que tu votes, rouge, que tu votes blanc, tu voteras toujours pour des gens qui te feront des lois pour l'opprimer et qui, une fois au Parlement, n'auront plus qu'un seul souci, celui d'y rester et de garnir le plus possible leurs coffres-forts.

C'est fini, dit-il, je ne voterai plus et je donne ma démission de ce grand parti ouvrier, je vais rejoindre les anarchistes et travailler à construire la future société sans classe. Et relevant le front, il crié toute sa haine contre la société capitaliste et ses institutions. — Colombe

FRONCLES

Où le parti national-communiste se démasque

Les élections complémentaires du canton de Vignory en sont la preuve : Voter communiste, c'est voter François. Ailleurs : La France aux Français, repris du tricolore aux nationalistes avec la « Marseillaise », le Petit Jésus avec nous, la beauté de nos belles cathédrales, vestiges de notre antique esclavage, la dîme, le droit de jambage, les tortures de la Sainte Inquisition et pour arriver au but, la main tendue à ces bons curés et leurs ouailles.

Il est certain que l'U.P.C., la Carmagnole, la Jeune Garde etc., le Drapeau Rouge seront relégués aux orties, le sabre est déjà avancé, il reste le coquille-saint-jacques et l'on espère que l'U.P.C. sera vaincu.

Mais, où va-t-il se poser ? Peut-être sera-t-il nationaliste (ou l'avoir été) internationaliste et nationaliste. Je ne puis le croire, le meilleur chef de chasse, n'a pas le flair de poursuivre deux gibiers à la fois.

Les élections complémentaires en sont une preuve, aux dernières, le portefeuille du parti, avait récolté 136 voix, cette fois 66, soit 52 % de perte, on ne peut pas qu'un rationnel ou un calotin ait voté pour lui, mais que la logique du groupillon a porté ses fruits et à un même temps dévasté le candidat S.F.I.O. qui aurait dû sortir. Belle politique en somme, qui définit et justifiera à l'avvenir la décision des camarades qui ont repris leur indépendance justifiée avant le désastre du parti communiste.

Pour conclure, je dis à mes camarades, si l'on délimite des cellules par des bôards que vous ne comprenez pas, les meilleures d'entre vous, ceux qui veulent montrer le droit chemin.

Rééchissons ! Loin d'être un calotin, je vous rappelle les paroles de saint Rémy au roi Clovis qui était un païen : Brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé.

Cela, camarades, c'est la politique actuelle du P.C. avec la dictature et le groupillon, ce sera la reprise de vos chaînes avec la promesse de vous libérer. — François.

MARSEILLE-GERMINAL

Samedi 7 janvier, réunion exceptionnelle du groupe. Tous les camarades sont priés d'être présents. Cette réunion est réservée aux seuls membres de l'U.A.

Assemblée générale d'information samedi 15 janvier.

Ordre du jour : « Le Libertaire », son développement, les anciens et les nouveaux kiosques. Parrainage du groupe Graphique.

Devant l'importance du sujet et en vertu de la décision prise au groupe prière aux amis du « Libertaire » d'être présents et exacts. — Le responsable : A. Pascal.

NARBONNE

Réflexions sur une conférence

La conférence de l'ex-abé Clary, sur l'immoralité des dogmes fut une occasion pour les forces catholiques de se mobiliser. Des prêtres à la tête de leurs ouailles assistaient à la réunion. L'un d'eux apporta la contradiction au conférencier.

Parce qu'il ne s'était produit en notre ville, pour fort longtemps, ce qui dénote une recrudescence d'activité chez les religieux ; il est vrai que depuis que Thorez a parlé, ou plutôt donné le signe de la main tenue aux catholiques, ceux-ci sont essuyés à l'avance de la neutralité, si ce n'est de la sympathie d'un secteur prolétarien.

Dans la place sociale, les syndicats chrétiens, véritables agences de juanisse, bénéficient, en plus de la sympathie des communistes, de l'appui du patronat.

La conférence que notre camarade Doutreau a donné prochainement sur le sujet « Pourquoi nous ne tendrons jamais la main aux catholiques », viendra à point pour confondre les calotins et leur alliés honteux.

A nous de faire que cette conférence soit un véritable succès.

Pour permettre à nos camarades des villes de prendre contact avec nous, le groupe se

réunira les 1^{er} et 3^{er} dimanches de chaque mois, chez les camarades Bonnier ou Estève.

Dimanche 2^{er} janvier, à 2 heures de l'après-midi, réunion chez Dautris ; les camarades sont priés d'être exacts, puisqu'il nous faudra solutionner des questions assez importantes.

Ordre du jour :

1. Organisation d'une conférence filmée;

2. La via;

3. La bibliothèque;

4. Le congrès de la Fédération du LangUEDOC.

Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » sont fraternellement invités à assister à nos réunions. — Le Groupe E-Reclus.

OULLINS

Tournée Doutreau

C'est devant une centaine d'auditeurs que Doutreau fit sa conférence, le mercredi 22, à Oullins.

Colotins et communistes en prirent « un bon coup », et, si le curé ne daigne pas se déranger, un fidèle du grand P.C., essaya de défendre la tactique des Jésuites rouges. Ce fut un jeu pour Doutreau de le mettre dans sa poche, et ceci aux applaudissements unanimes de la salle.

Il faut espérer que le groupe libertaire d'Oullins se reconstituera pour mener le combat contre la cléricale et ses alliés. — M. Lavoret.

AUX CAMARADES
DE LA REGION DU NORD

Nous informons les groupes de la région du Nord qu'un congrès ayant pour but de constituer une fédération du Nord adhérente à l'U.A. est en voie d'organisation.

Sauf empêchement le congrès se tiendra le dimanche 16 janvier, à Valenciennes.

Les camarades de l'Oise, Aisne, Somme, Marne, Ardennes, Pas-de-Calais et Nord, que la question intéressante sont priés d'en informer le camarade Lucien Haussard, à Groux (Aisne) qui les conviendra.

Nous tenons à spécifier que dans le but de ne pas perdre un temps précieux en discussions oiseuses autant qu'inutiles, seuls les camarades et groupes adhérents à l'U.A. ou désireux d'y adhérer pourront participer aux travaux du Congrès.

Dans l'arène d'Arles...

(Suite de la 1^{re} page)

Dans le P.C.F., les coups de barre à droite, à gauche, par devant, par derrière... sont pourtant fréquents, et l'on parle, comme d'époques révolues, des périodes « du groupe » ou « sectaire », etc.

Mais, si chaque tactique précédente est jugée mauvaise après, c'est toujours « la plus clairvoyante » pendant qu'on la pratique.

La période actuelle sera celle des « slogans » et des « fantômes ».

Des slogans... c'est-à-dire des mots ronflants, rénovés des politiciens classiques et traditionnels...

Des mots sonores comme des grosses caisses des batteurs, pour attirer, non pas des militants, mais des badoads... des électeurs.

Lorsque l'on vise surtout des résultats électoraux sans s'occuper de quoi demain sera fait, quand l'on s'écartera des revendications immédiates en s'élevant dans des formules nébuleuses ce n'est plus les pieds par terre que l'on a, mais la voie lactée que l'on piétine.

D'autre part, on ne peut se dire le défenseur de la classe ouvrière si, au lieu de développer l'action et les mouvements de masse, seuls capables de résultats positifs, on se cramponne à des fantômes et l'on respecte la pause pour ne pas gêner les politiciens qui l'ont créée.

Il ne faut pas briser le Front Populaire... Voilà le grand mot lâché...

Comme s'il existait toujours, le F. P. ! Il a créé à Clichy dans le sang ouvrier.

Toujours le gouvernement, dans ses arbitrages, avec sa police et sa garde mobile, se dresse aux côtés du patron

Le patronat ne devient conciliant que lorsque la voix du prolétariat gronde.

LE PATRONAT ATTAQUE...

...Et le gouvernement se fait son complice

La grève Goodrich est terminée. Les ouvriers ont évacué l'usine. S'ils n'ont pas obtenu le résultat désiré, ils emportent des promesses dont ils sauront bientôt la valeur exacte.

En somme, dans tous les mouvements en cours, le patronat ne manœuvre pas trop mal. Grèves Goodrich, des transports, de l'alimentation, des Messageries, des Halles, la tactique de M. C.-J. Gignoux et de la C.G.P.F. ne varie pas et elle est la même chez tous les patrons.

Pas besoin de choisir, ils sont tous pareils. Patron de l'alimentation et de la couture, de la métallurgie, des produits chimiques ou du bâtiment, refusent d'appliquer les arbitrages, renvoient leur personnel sans motif, ne veulent pas renouveler les contrats collectifs.

Et quand, à force de procédés inqualifiables ils ont réussi à acculer leurs ouvriers à la grève, ils se posent en victimes, s'élèvent contre les « occupations » illégales et demandent l'aide du gouvernement. Et cette aide, les patrons l'obtiennent à tout coup.

C'est tout naturel. Le Front Populaire — Partenariat et Gouvernement — cherchent à se faire pardonner son origine. C'est pourquoi le Parlement fait l'Union Nationale pour voter les crédits de guerre, pour voter contre les fonctionnaires. Il y a loin des promesses de mai 1936 aux actes de 1937.

Ils avaient, les ministres, les élus du Front Populaire, juré de travailler pour aider le peuple à se libérer. Ils le livrent aux puissances d'argent. Ils se font les complices des exploiteurs. Ils se font briseurs de grève.

Le Gouvernement de Front Populaire emploie

le libertaire syndicaliste

Le prolétariat répond

sa police contre les ouvriers. A France-Transports-Domicile, la police appelle par l'administrateur-délégué, et excisée par ses chefs aussi zélés que brutaux expulse violemment les grévistes à coup de poings et de matraques. Tout le personnel, et même les palefreniers furent jetés dehors. (Peuple du 26-12-37).

Il en fut également ainsi chez Loradour, et dans de nombreux magasins et dépôts de l'alimentation. Il failloit en être ainsi chez Goodrich. Mais là, les travailleurs veillaient. Et un matin, avant l'aube, les gueules de chez Goodrich ont entendu un bruit de bottes. C'était la garde mobile qui venait (la police avec nous !) réveiller les grévistes.

Ceux-ci n'ont pas compris et ils ont actionné les sirènes. Pendant deux heures, le cri d'alarme a retenti, et bientôt, des milliers d'ouvriers se massent autour de l'usine, prêts à soutenir leurs camarades en grève. Ils étaient d'autant plus nombreux qu'ils agissaient spontanément, sans avoir attendu les ordres de leurs dirigeants. Cela fut si bien senti, que dans la journée la « mobile » disparaît.

Si, là, le mauvais coup fut manqué, il n'en fut pas de même partout. Les transports de marchandises sont en grève, les ministres du Front Populaire envoient les soldats et les camions de l'armée, pour prendre la place des grévistes. Les messageries sont en grève ! Qu'à cela ne tienne, les journaux seront transportés par la troupe !

M. Chautemps et ses ministres n'ont rien à envier à de quelconques Laval. Ils ont montré qu'ils aussi bien que n'importe qui, ils étaient capables de se mettre au service du mur d'argent.

La majorité de Front Populaire peut parler en toute occasion de son dévouement à la classe ouvrière. Elle a montré par ses votes qu'elle était capable aussi bien que n'importe quelle majorité de droite d'être du côté des oppresseurs de ceux qu'elle prétend défendre.

Il faut peut-être mieux qu'il en soit ainsi. Les ouvriers verront mieux que, quel que soit le gouvernement au pouvoir, il gouverne contre eux. Ils comprendront mieux, qu'ils n'ont rien à attendre de l'action parlementaire ou gouvernementale, mais qu'ils peuvent tout espérer de l'action directe. La victoire de la Nouveauté, l'échec de l'expulsion Goodrich sont là pour le prouver. Qu'importe le gouvernement au pouvoir, quand la classe ouvrière est forte. Quelle que soit la couleur de ce gouvernement, il mettra toujours sa police et ses camions au service du patronat. Et si le Front Populaire, a pu être un point de départ, sa mission a été tout de suite terminée. Elle l'a été du jour où le plus éminent de ses créateurs a déclaré : « Il faut savoir terminer une grève. » De ce jour, la classe ouvrière a été battue. Elle l'a été sans avoir profité de sa victoire, puisque encore maintenant les 40 heures ne sont pas appliquées partout. Il faut renverser la vapeur. Il faut savoir « commencer une grève » et savoir la continuer.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

CAM.

L'attaque patronale tendant à reprendre brutalement aux ouvriers les avantages conquis en juin 1936 se heurte à une vigoureuse riposte prolétarienne. Depuis longtemps, les ouvriers sentaient le patronat disposé à refuser, en bloc, les nouveaux contrats collectifs.

La lutte de classe se pose donc et se pose plus que jamais sous son aspect le plus net :

Question de force entre la classe ouvrière d'une part et le patronat, aidé du Gouvernement qui en faisant intervenir les militaires, la police et les gardes mobiles, et par son attitude générale dans le conflit, se fait son complice.

Comme en juin 1936, les camionneurs, les ouvriers de l'alimentation, les gars de chez Goodrich et ceux qui se solidarisent avec eux, comprennent qu'ils ne peuvent compter que sur leur propre action. Les employés l'ont compris aussi et ont démontré que les prolétaires en faux-col peuvent, eux aussi, par la lutte révolutionnaire, tenir leur patronat en échec. Tout entière, la classe ouvrière est prête à la bataille. L'attitude des ouvriers de chez Goodrich devant la provocation gouvernementale est surtout significative.

Les fils et les mobiles arrivaient, jeudi, à 5 heures du matin. Un tiers des ouvriers occupait l'usine. Immédiatement, la sirène se met en action jusqu'à 7 h. 45. L'alarme est donnée. Dans la bolte, rien n'avait été dérangé, mais devant le danger d'évacuation (par tous les moyens appropriés), les portes sont bloquées, on sort les bidons de benzine, les voitures sont amenées dégagées et en prise. Tous les 20 mètres, des barrières sont montées avec des plate-formes de gomme de 2 tonnes.

Pendant ce temps les ouvriers cherchent à rentrer et y parviennent. A huit heures tous sont dans l'usine. On compte 200 femmes à l'intérieur. La presse a raconté comment les ouvriers des boîtes de la région s'étaient précipités à l'appel de la sirène de chez Goodrich.

La grève des camionneurs paralyse le trafic des denrées, affecte surtout le service des halles.

Pas moyen, pour le patronat, d'utiliser les jaunes. Le gouvernement a donc mis les militaires dans l'obligation d'accomplir cette triste besogne.

Les sous-offs de service portent ostensiblement le pistolet sur le ventre. Devant la gare de Vappiard, les fils sont massés de façon provocante.

Dans l'alimentation, outre les ouvriers, on voit les gérants des maisons à nombreuses succursales entrer dans le mouvement. (Le bobard de la grève impossible dans certaines corporations telles que les fonctionnaires, les employés, les gérants, etc., s'effondre donc devant les mouvements actuels.)

A l'usine de la « Bordelaise » (Maison Valette) les jaunes du Syndicat professionnel, aidés par des jaunes de l'extérieur ont continué à travailler. La police garde les portes pour empêcher toute « entrée à la liberté du travail ». Les camarades sentent la nécessité de passer à l'action directe mais les dirigeants syndicaux prêchent le calme et la dignité.

Un meeting est organisé par eux pour jeudi soir... sous le patronage du Comité du front populaire.

Il est sans doute tout indiqué d'encenser un gouvernement qui fait tout ce qui lui est possible pour briser le mouvement des travailleurs.

Maintenant le mouvement est parti. Il doit réussir. Il réussira si les ouvriers comprennent qu'à toute action antipatronale est liée une action antigouvernementale.

La nécessité où ils se trouvent de recommander la lutte de juin 1936 pour conquérir des avantages déjà acquis à cette époque, le leur démontre clairement.

La valeur des méthodes d'action directe

Le Patronat de la Nouveauté, tenant compte des résultats des conflits ayant mis aux prises différentes industries avec leurs employeurs, avertit dès la discussion de la convention collective des employés de consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne seront pas par des discussions, mais par la lutte.

Et cela, sans s'